Éloi Cléri

LE SECRET DE LA MALLE ROUGE

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Federico Zandomeneghi (1841-1917),
La Corbeille de géraniums (s.l., s.d.) ,
collection particulière.

LE SECRET DE LA MALLE ROUGE

ROMAN ÉNIGMATIQUE

L'ÉTRANGE AVENTURE D'ALBERT LELONG

— Mystérieux, ce crime !

— Quel crime ?

— Le crime d'Evan.

— Je n'en ai pas eu connaissance.

— Lisez donc ceci.

Et mon ami, le détective Robert Sagan, me montra du doigt un article qu'un grand quotidien parisien venait de publier sous une signature des plus autorisée.

Je pris le journal et lus l'étrange récit suivant :

« Dans un frais et charmant petit bois qui sert de promenade d'été aux habitants de la ville d'Evan, le

4 octobre 1900, des passants découvrirent le cadavre d'une jeune femme dont le crâne avait dû être broyé d'un coup de marteau.

« C'était une Anglaise de très bonne famille, *miss* Mary Law, récemment arrivée à Evan afin d'y passer quelque temps auprès d'anciens amis.

« Le 1er octobre, elle était sortie pour faire quelques emplettes ; puis, vers 6 heures, elle avait repris à pied, par le bois municipal, le chemin de l'hôtel où elle demeurait.

« Depuis lors, personne ne l'avait plus revue.

« Elle avait dû être attaquée, dans une allée du bois, où on l'avait retrouvée, quelques jours après. Ses mains et son visage, tout couturés de traces d'ongles, prouvaient qu'elle s'était vaillamment défendue, jusqu'au moment où elle avait été assommée. Avec cela, nulle apparence de vol. Le corps de la morte conservait de nombreux bijoux ; son porte-monnaie, dans sa poche, n'avait pas été touché, et l'on voyait dans l'herbe, autour d'elle, les paquets contenant ses achats de l'après-midi.

« C'était là un crime assez mystérieux ; mais la police supposait que le ou les assassins, après avoir tué la jeune Anglaise pour la dépouiller, s'étaient enfuis devant l'approche d'autres promeneurs.

« Aussi s'était-on empressé de mettre sous clef une demi-douzaine de vagabonds soupçonnés d'avoir pu se trouver dans le bois le soir du 1er octobre, encore que nul témoignage un peu sérieux ne résultât contre eux de la longue enquête poursuivie avec l'assistance des plus habiles agents de toute la région.

« Or, voici que, cinq mois après le crime, dans la nuit du 9 au 10 février 1901, un jeune homme élégamment vêtu aborda un sergent de ville dans une rue d'Evan et, du ton le plus grave, se dénonça à lui comme l'auteur de l'assassinat.

« Conduit, sur ses instances répétées, au bureau de police voisin, le jeune homme déclara se nommer Albert Lelong, habitant Evan depuis plusieurs années avec sa famille et y remplissant un emploi dans les bureaux d'une importante maison de commerce.

« Il raconta que, le soir du 1er octobre précédent, étant allé se promener dans le bois avec deux autres jeunes gens rencontrés par hasard, l'idée leur était venue de violenter une dame qui passait et dont l'allure gracieuse les avait séduits.

« La jeune femme avait résisté de toutes ses forces, et c'était Albert Lelong lui-même qui, sans avoir l'intention de la tuer, lui avait asséné sur la tête un coup de poing si brutal, que la victime était tombée aussitôt et n'avait plus bougé.

« Les trois criminels étaient restés à Evan jusque vers la fin de décembre ; après quoi, craignant d'être découverts, ils s'étaient enfuis à Bruxelles, où Lelong s'était engagé comme garçon d'hôtel. Mais à présent, ses remords l'avaient ramené à Evan. Quant à ses deux complices, il savait d'eux seulement que l'un d'eux s'appelait Charles et l'autre Henri.

« Lorsque, le lendemain matin, le juge d'instruction demanda à Albert Lelong de lui raconter les circonstances du crime, le jeune homme lui en fit un récit parfaitement suivi et assez vraisemblable, à cela près qu'il affirmait énergiquement avoir laissé le corps de sa victime dans les buissons, à gauche du chemin, tandis que le véritable lieu du meurtre se trouvait à droite.

« Les médecins aliénistes, à l'examen desquels Albert Lelong fut ensuite soumis pendant six semaines, ne reconnurent en lui aucune trace de troubles mentaux. Impossible d'imaginer intelligence plus claire avec un sentiment plus ferme et plus précis des choses réelles. Seul, visiblement, un remords douloureux agitait cette jeune âme, lui interdisant de distraire sa pensée du souvenir d'une certaine faute qu'il avait dû commettre. Si bien qu'Albert Lelong, après de longs mois d'emprisonnement, pendant lesquels il n'avait pas cessé de maintenir et de développer ses affirmations, fut renvoyé devant la Cour d'assises. Il comparut devant le jury le 23 septembre 1901.

« Dès l'ouverture de la séance, l'avocat choisi par sa famille demanda la parole pour faire publiquement la déclaration suivante :

« Mon principal adversaire est l'accusé lui-même.

« Non seulement il s'est refusé à s'entretenir avec moi des éléments de sa défense, il m'a encore assuré que nulle défense n'était possible dans une cause telle que la sienne. Son unique désir, m'a-t-il dit, était d'être exécuté au plus vite, car il avait tué *miss* Law, et avait hâte d'expier son crime. »

« Un article nous rapporte fidèlement jusqu'aux moindres détails de cet extraordinaire procès, l'un des plus étonnants, à coup sûr, qu'aient à nous offrir les annales judiciaires. Qu'il nous suffise de dire que, sans l'ombre d'un doute, Albert Lelong était innocent du crime dont il s'accusait. À la même heure où il prétendait avoir assailli *miss* Law en compagnie de ses deux complices, – naturellement introuvables, – la patronne d'un restaurant l'avait vu attablé dans sa maison.

« Le prévenu avait beau discuter et contredire ce témoignage avec une présence d'esprit merveilleuse ; d'autres témoins encore établissaient en sa faveur l'authenticité de cet alibi dont il ne voulait pas.

« Il était faux également qu'Albert Lelong se fût réfugié à Bruxelles ; il avait simplement fait un petit voyage en Suisse. Mais lui, d'un bout à l'autre du procès, on n'imagine pas le soin passionné qu'il apportait à guetter, pour tâcher de les réfuter, tous les arguments capables de servir ses intérêts en démontrant qu'il n'avait pu prendre part au crime.

« Jamais peut-être habitués de Cour d'assises n'ont assisté à une lutte plus ardente ni en même temps plus serré. Et quelle étrange lutte, en vérité, où l'accusé déployait des prodiges d'intelligence et de zèle pour obtenir des jurés qu'ils consentissent à le croire coupable ! Sans compter que, deux ou trois fois, des témoins se sont trouvés qui, par une singulière contagion de folie, venaient appuyer la thèse d'Albert Lelong : les uns affirmant l'avoir vu dans le bois à l'heure du crime avec deux compagnons pareils à ceux qu'il décrivait, d'autres se vantant de l'avoir entendu leur faire l'aveu de sa faute, tandis que d'autres encore assuraient l'avoir rencontré à Bruxelles, où ni lui ni eux-mêmes n'étaient jamais allés ! « Est-il besoin d'ajouter que rien de tout cela n'avait la moindre apparence de sérieux et que, déjà, presque certaine pour le juge d'instruction, l'innocence de l'accusé est ressortie avec une évidence absolue de ces longs débats de la Cour d'assises !

« Force a été au procureur général de se désister de toute accusation, et c'est parmi les applaudissements de la salle entière que le jeune Albert Lelong a été acquitté.

« Un de ses défenseurs raconte qu'au sortir du tribunal le jeune homme voulait obstinément retourner en prison. Il s'effrayait et se désolait de l'impunité accordée à son crime, et il lui a fallu plusieurs mois encore pour se résigner à l'usage d'une liberté qu'il considérait comme une profanation de la justice.

« Voilà, dira-t-on, une nouvelle erreur, non plus au compte du jury, mais à celui des médecins légistes qui, après une observation prolongée, n'ont pas su reconnaître dans ce jeune garçon le fou qu'il était incontestablement. Oui, et cependant il faut avouer que ni l'attitude général d'Albert Lelong, ni la nombreuse série de ses réponses au cours du procès, ne nous laissaient découvrir le plus petit symptôme de ce qu'on est convenu d'entendre sous le nom de folie. Bien plutôt, on a l'impression qu'il s'agit là de quelqu'un de très intelligent qui, pour un motif d'ailleurs inexplicable, a entrepris de jouer un rôle, et le joue avec une maîtrise, un sang-froid consommés.

« Si la décapitation pouvait le moins du monde nous apparaître comme ayant de quoi tenter un goût perverti, on supposerait que le jeune Lelong a prémédité toute sa comédie, afin de parvenir à se faire trancher la tête.

« Mais on ne se dissimule pas tout ce qu'a d'improbable une telle hypothèse et, au contraire, on peut en voir une autre qui semble avoir bien des chances d'être vraie.

« Les débats de la Cour d'assises nous ont révélé que, né d'une famille honnête, Albert Lelong s'est pourtant, autrefois, rendu coupable d'un vol dans un bureau où il était employé pendant le séjour de ses parents à l'étranger.

« Des témoins ont raconté que ce vol, d'ailleurs assez peu important, avait entièrement changé son caractère. Il était devenu, depuis lors, mélancolique et fantasque, avec de fréquents accès de larmes et ses parents avaient même craint qu'il ne s'ôtât la vie.

« Puis, après son arrivée à Evan, cette ombre projetée sur son cœur avait semblé se dissiper. Mais en réalité, sans doute, son remords n'avait fait que s'enfoncer plus profondément au secret de son être. La conscience d'avoir déshonoré son nom, d'avoir commis une action lâche et vilaine, c'est cela qui l'avait rongé silencieusement, peut-être à son insu, jusqu'au jour où la nouvelle de l'assassinat de Miss Law lui avait brusquement suggéré le désir de se racheter, en prenant sur soi le crime d'un autre.

« Il y avait eu là, dans cette âme infiniment romanesque, une sorte de rêve d'expiation héroïque et mystique, qui, peu à peu, l'avait envahi tout entière et avait fini par amener le jeune garçon devant la Cour d'assises. Et que si l'on nous objecte que cette hypothèse serait simplement pour confirmer le diagnostic de folie, tel qu'auraient dû l'émettre les aliénistes, nous répondrons que tout au moins les applaudissements enthousiastes qui ont accueilli l'acquittement d'Albert Lelong nous font voir en celui-ci un fou d'une espèce éminemment sympathique, un de ceux que l'instinct subtil de la foule préfère à mainte variété trop normale de l'homme raisonnable. »

Telle était l'information que mon ami venait de me mettre sous les yeux.

— Eh bien ! mon cher Darcy, qu'en pensez-vous ? me demanda Sagan quand j'en eus terminé la lecture.

— Étrange, fis-je, très étrange...

— Très étrange, en effet. Cette énigme m'intéresse au plus haut point.

— C'est-à-dire que vous allez partir en campagne pour la déchiffrer.

— Vous l'avez dit, homme perspicace ! Je pars ce soir.

— Pour ? ...

— Pour Evan.

— Faut-il vous accompagner ?

— Inutile de vous déranger pour l'instant, mon ami. Je présume que votre présence ne sera nécessaire que plus tard. Je vous écrirai.

Sur ce, mon ami me serra la main, prit son chapeau et partit.

. . . . . .

Quinze jours s'étaient écoulés déjà, lorsque je reçus le télégramme suivant :

« Mon cher Darcy. Vous attends demain Hôtel de la Gare. Sagan. »

Le lendemain, j'arrivais à Evan à 11 heures du matin. Je traversais la place de la gare, lorsqu'un inconnu à longue barbe noire, très élégamment vêtu, vint à moi.

— Monsieur Gaston Darcy, je pense, fit-il en me saluant très courtoisement.

— En effet, fis-je, étonné de rencontrer dès mon arrivée à Evan quelqu'un qui me connaissait.

— J'ai eu l'avantage, à Paris, d'être admis dans votre intimité, continua l'inconnu, et je suis heureux de vous rencontrer ici.

Et l'étranger se mit à me parler de faits connus de mes intimes seulement, du genre de vie que je menais à Paris, des événements qui m'avaient le plus frappé au cours des dernières années.

Je cherchais vainement à me souvenir, à me rappeler les traits du personnage... Impossible ! Je cherchais en vain. Et l'inconnu parlait avec une telle volubilité qu'il m'était impossible de placer un mot.

— Décidément, pensai-je, tout est mystérieux à Evan. Quel est donc cet importun qui semble vouloir se cramponner à mon humble personne ? ...

Et tout de suite j'échafaudais une infinité d'hypothèses tragiques. À qui avais-je affaire ? Comment mon ami n'était-il pas venu m'attendre au train du matin, le seul que j'eusse pu prendre après avoir reçu sa dépêche. Et, au fait, cette dépêche était-elle bien de lui ? Où était Sagan ? Je voulais me hâter ; l'inconnu, tout en devisant, m'avait pris familièrement par le bras et entravait ma marche, semblant vouloir la ralentir.

Un éclair traversa mon esprit : qui sait si un malheur n'était pas arrivé à Sagan et si je n'étais pas tombé dans les griffes d'un audacieux aventurier qui s'attachait à moi dans un dessein obscur.

Cette idée m'exaspéra ; soudain, je me dégageai des étreintes de l'importun et, le toisant :

— Mais enfin, monsieur, m'écriai-je sur un ton aigre-doux, voudriez-vous me dire à qui j'ai l'honneur de parler ? ...

— Avec plaisir, me répondit mon interlocuteur en se découvrant à nouveau très courtoisement. Mais vous ne me reconnaissez donc pas ?

— Aucunement, fis-je nerveusement.

— Je suis Robert Sagan.

Littéralement, je bondis de surprise.

— Vous êtes mon ami ?

— Moi-même.

— Jamais je ne vous aurais reconnu.

— C'est ce dont j'ai voulu m'assurer, me confia Sagan en reprenant sa voix naturelle, voix qu'il avait le don si rare de transformer d'une façon extraordinaire.

Véritablement, Robert Sagan pouvait être comparé au dieu Protée qui, ainsi qu'on sait, avait reçu de Neptune, son père, la faculté de changer de forme à volonté. Aucun comédien ne savait, comme mon ami, modifier son visage ou en cacher l'expression sous un masque factice.

Il entrait dans « la peau de son personnage » avec un art consommé et, au surplus, avec une telle conviction qu'il lui fallait presque un effort surhumain – à ce qu'il m'avait avoué – pour reprendre sa personnalité naturelle. Comme je le disais plus haut, sa voix même se transformait selon les traits distinctifs du personnage qu'il incarnait ; il prenait, si j'ose dire, une voix *ad hoc,* cette voix qui fait dire « cet homme a bien la voix qu'on lui supposait », de même qu'on dit « cet homme a bien la tête de l'emploi ».

Oui, mon ami possédait au suprême degré cet art qui était pour lui un auxiliaire précieux du succès. C'est aussi pour cette raison qu'on l'avait surnommé « le détective Protée ».

Mon mouvement de surprise réprimé, Sagan m'avait amicalement pris par le bras et il me conduisait vers l'hôtel où il était descendu.

— Il était nécessaire de me façonner une nouvelle personnalité, me confia-t-il. C'est plus prudent, et ceci me ménage des portes de sortie pour l'avenir. Ici je suis l'ingénieur Léon Daubresse, venu à Evan pour y trouver un repos de quelque temps. Et sur ce, mon cher ami, nous allons déjeuner.

Nous nous installâmes dans un coin solitaire de l'hôtel.

Une question me brûlait les lèvres.

— Eh bien ! mon ami, avez-vous éclairci le mystère d'Evan ? demandai-je enfin.

Un pli barra le front du détective.

— Jusqu'à présent, non, répondit-il. Rien ! Je n'ai rien trouvé, pas le moindre indice qui pût me révéler une piste sérieuse. Le mystère persiste, impénétrable... Mais je ne désespère pas... J'ai pourtant travaillé depuis quinze jours.

— Ah ! ...

— Oui, vous êtes curieux, je le vois, de savoir ce que j'ai fait, où j'en suis. Voici : depuis mon arrivée à Evan, je suis parvenu à m'introduire, grâce à des recommandations mondaines, dans certaines familles de la ville. Je suis même devenu l'ami du jeune Albert Lelong : je suis reçu chez lui.

— Voilà un pas sérieux.

— En effet.

— Votre impression ?

Comme le disait le journal, Albert Lelong est un jeune homme d'excellente famille. C'est une nature sentimentale, romanesque et... faible. J'ai acquis sur lui un certain ascendant. Je l'ai questionné adroitement, je l'ai sondé, je l'ai retourné. Rien ! Je n'ai rien découvert. Il y a là un mystère tout à fait extraordinaire, c'est le mot. Albert Lelong m'a fait le récit de son crime comme il est décrit dans l'article que vous avez lu. C'est tout, je n'ai rien pu en tirer davantage.

— Vous avez un espoir cependant ?

— Oui, je n'attends plus rien de ce que Lelong pourrait ou saurait me dire ; j'attends beaucoup de ce qu'il ne sait pas me dire.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprendrez plus tard. J'ai observé Lelong au grand jour, je n'ai plus rien à apprendre de ce côté : le personnage m'est connu comme si je l'avais fait. Désormais, nous devons l'observer à la dérobée, alors que lui-même s'ignore ; nous devons l'analyser comme si ce personnage avait été modifié par un autre.

— Quel langage sibyllin vous employez, mon ami.

— Vous me comprendrez plus tard, je vous le répète.

— Mais enfin, donnez-moi un mot d'explication. Vous n'avez aucun indice, dites-vous ; mais, d'après vos affirmations, vous semblez admettre une hypothèse.

Mon ami me regarda profondément dans les yeux et je compris que je ne m'étais pas trompé lorsqu'il me répondit, avec un sourire sur les lèvres, par ces paroles énigmatiques :

— Oui, j'ai admis cette hypothèse qu'il y a deux hommes dans Albert Lelong !

L'AUTRE HOMME

Le jour même, nous avions rencontré Albert Lelong, qui nous avait invités, Robert Sagan et moi, à passer la soirée chez lui.

La réception qui nous fut réservée fut des plus cordiale.

La famille Lelong était très unie. Le père était négociant en soieries ; c'était un brave bourgeois de province, la mère une excellente personne adorant ses deux enfants. Albert Lelong était l'aîné, il avait 28 ans. Sa sœur Blanche était âgée de 24 ans ; c'était une jeune fille calme et rêveuse, très réservée, parlant fort peu.

Je comprenais que mon ami n'eût rien découvert d'anormal dans cet intérieur patriarcal.

Qu'avait-il voulu dire exactement en me disant « qu'il y avait deux hommes dans Albert Lelong » ?

Je le questionnai à ce sujet. Il me répondit :

— Vous me comprendrez plus tard.

Voulait-il dire qu'en Albert Lelong il y avait une dualité étrange : un homme que nous connaissions et une autre personnalité cachée sous la première ?

Je ne tardai pas à être renseigné à ce sujet. Les événements se précipitèrent, en effet.

Sagan avait loué, en son nom, un appartement en face de la maison qu'habitait la famille Lelong. Depuis mon arrivée, chaque nuit, à tour de rôle, mon ami et moi nous nous placions en observation.

Les indications de mon ami étaient précises :

— Nous devons savoir si Albert Lelong ne quitte pas subrepticement sa maison la nuit. Si vous le voyiez sortir quand vous êtes de garde, avertissez-moi aussitôt.

Nous avions passé ainsi plusieurs nuits sans rien remarquer d'anormal.

Je désespérais déjà lorsque, une nuit que je venais de remplacer mon ami, je vis s'ouvrir la porte de la maison Lelong. Albert apparut sur le seuil. Il referma la porte et, sans hésitation aucune, il s'engagea dans la rue.

D'un bond, je fus près de Sagan.

— Enfin ! s'écria mon ami.

Quelques instants après, nous étions dans la rue.

Nous aperçûmes devant nous, à une centaine de mètres, la silhouette de notre jeune voisin.

— Il s'agit de le suivre sans qu'il s'en aperçoive, murmura mon ami.

Albert Lelong semblait peu se soucier d'être épié ou suivi. Il marchait d'un pas ferme, plus ferme même que d'habitude, sans détourner la tête.

Nous traversâmes ainsi toute la ville d'Evan. Comme nous passions devant l'église, des coups sonores retentirent dans le silence nocturne : minuit sonnait...

Albert Lelong se dirigeait vers la campagne. La nuit était épaisse, de lourds nuages orageux roulaient dans le ciel.

Maintenant, nous distinguions à peine devant nous la silhouette du jeune homme.

Nous marchâmes ainsi pendant plus d'une demi-heure.

Enfin, nous vîmes le jeune Albert Lelong s'arrêter devant une assez vaste habitation, isolée en pleine campagne. Il n'eut pas à sonner : la porte s'était ouverte devant lui et elle se referma dès qu'il en eût franchi le seuil.

— Attention ! me dit Sagan

Nous observâmes la façade de la maison. Deux fenêtres venaient de s'illuminer au premier étage.

Par instants, nous voyions s'y dessiner une silhouette humaine, dont les gestes projetaient des ombres fantastiques sur les rideaux transparents.

Mon ami observait en silence.

— Il faut que je sache ce qui se passe là, dit-il tout à coup. Me suivez-vous, Darcy ?

Nous nous avançâmes dans l'ombre. Sagan avait tiré de sa poche le passe-partout, qui ne le quittait

jamais. Après quelques essais infructueux, la porte finit par s'ouvrir silencieusement sous la poussée de mon ami.

— Doucement, Darcy, me recommanda-t-il. Suivez-moi sans bruit.

Et il me prit par la main pour me guider.

Nous gravîmes l'escalier. Sagan s'arrêta devant une porte dont la serrure laissait filtrer un réseau de clarté. Il se pencha et, à plusieurs reprises, il regarda et écouta par le trou de la serrure.

Puis soudain il se redressa et je l'entendis murmurer :

— Étrange... étrange... Je crois que je tiens le mot de l'énigme. Suivez-moi, mon ami, je pense que nous verrons mieux en pénétrant dans la chambre voisine.

Sagan ne s'était pas trompé. Ayant, grâce au concours du passe-partout, pénétré dans cette chambre voisine qui était plongée dans l'obscurité, nous pouvions, par la porte entr'ouverte qui la séparait de la chambre illuminée, voir tout ce qui se passait dans celle-ci.

— Voilà le mot de l'énigme, me dit mon ami en étendant la main.

Curieusement, avidement, je plongeai mes regards dans la chambre illuminée.

Le jeune Albert Lelong était assis dans un fauteuil de chêne. Ses traits exprimaient la terreur la plus formidable qu'il fût possible d'imaginer. Ses yeux, sortant de leurs orbites, semblaient fascinés par un spectacle horrible.

Que fixaient-ils, ces yeux qui, en les examinant mieux, paraissaient regarder sans voir.

Devant le jeune Albert Lelong, un homme se tenait debout, tout droit, dans une attitude autoritaire.

Une longue barbe blanche tombait sur sa redingote noire qui cambrait sa taille. Ses yeux brillaient d'un feu sombre et puissant.

Par instants, il étendait la main vers Lelong en un geste impérieux.

Soudain, sa voix s'éleva et nous entendîmes qu'il disait :

— Dormez ! je le veux ! je l'ordonne ! ...

Lelong sembla vouloir se débattre, mais en vain. Enfin, il parut succomber sous une force plus grande que sa volonté.

L'inconnu s'avança vers lui et prononça :

— Vous avez tué Mary Law, dans le bois d'Evan.

— Non, non, gémit Lelong.

— Vous l'avez tuée, vous dis-je.

Le jeune homme finit par acquiescer :

— Oui, je l'ai tuée.

— Vous avez tué le vieux John Law...

— Oui, je l'ai tué.

— Et vous continuerez à tuer les personnes que je vous indiquerai...

— Non, non, je ne veux pas...

— Je le veux... vous les tuerez.

Une fois de plus, la volonté du jeune homme parut succomber sous une force inconnue.

— Oui, je les tuerai, répondit-il.

— Bien, continua l'inconnu. Maintenant, vous allez rentrer chez vous, sans bruit. Vous devez oublier cette visite de ce soir ; mais samedi matin vous partirez pour Rouen, sans avertir personne. À une heure de l'après-midi, vous serez dans la gare de Rouen.

— J'y serai.

— Vous saurez alors ce que vous devrez faire. Allez... maintenant rentrez chez vous.

Nous vîmes le jeune Albert Lelong se lever. L'inconnu le suivit. Nous les entendîmes descendre tous deux l'escalier ; puis la porte de la rue se referma. L'étranger rentra dans la salle qu'il venait de quitter. Il éteignit la lumière.

À ce moment, Sagan me saisit vivement par le bras et m'attira derrière une tenture.

Il était temps. Un instant après, une ombre humaine passait devant nous.

L'étranger traversa la chambre où nous étions cachés. Il ouvrit une porte et disparut.

Sagan me prit par la main et m'entraîna silencieusement dans l'ombre. Sans bruit, il ouvrit et referma les portes. Quelques minutes après nous étions au dehors.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit le détective. Nous allons prévenir la police d'Evan et, si possible, faire arrêter l'homme avant le lever du jour...

Chemin faisant, mon ami me parla :

— Je ne m'étais point trompé, dit-il. Il y avait deux hommes dans le jeune Albert Lelong : l'homme honnête que nous connaissions et l'homme inconscient que nous ignorions, et qui agit sous l'action d'une volonté plus puissante que la sienne. Nous venons d'assister à une scène de magnétisme édifiante, qui nous révèle le secret du crime mystérieux d'Evan.

— Pensez-vous, demandai-je, que le vieillard que nous avons vu est le meurtrier de la pauvre Mary Law ?

— Tout le fait présumer. Nous avons affaire à un homme adroit et puissant, qui s'est servi de la science hypnotique pour réaliser ses obscurs desseins. Qui est-il ? Que veut-il ? Nous le saurons bientôt, sans doute.

Mon ami se tut et nous marchâmes silencieusement dans la nuit.

Une demi-heure plus tard, nous arrivions devant le bureau de police d'Evan, où mon ami, après s'être fait connaître, demanda le commissaire de police. Celui-ci, prévenu en hâte, vint à mon ami, dont la réputation lui était connue de longue date.

Sagan lui exposa le but de sa visite.

Le commissaire s'empressa aussitôt d'acquiescer à son désir : quelques instants après, il était prêt à nous accompagner avec quatre de ses hommes.

— Nous aurions pu agir seuls, me confia mon ami ; c'eût été plus prudent et nous n'eussions pas perdu de temps, mais il était préférable d'agir régulièrement...

Nous refîmes le chemin que Sagan et moi avions fait deux fois déjà en une nuit.

Bientôt, nous nous trouvâmes à nouveau devant l'habitation isolée du mystérieux vieillard.

Le détective s'adressa, au commissaire :

— Il convient ici, me semble-t-il, de prendre des précautions. L'étranger pourrait fuir à la première alerte. Je crois qu'il serait bon de placer trois hommes autour de la maison.

Le commissaire, aussitôt, donna un ordre à ses hommes, puis, se dirigeant vers l'entrée, il sonna.

Une fenêtre de l'étage s'ouvrit quelques instants après et mon ami poussa un soupir de contentement en voyant apparaître la tête du vieillard que nous avions vu une heure plus tôt.

— Nous le tenons, je crois, me dit-il.

L'étranger s'était penché à la fenêtre et tâchait de distinguer nos ombres dans la nuit.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

Le commissaire fit les sommations d'usage.

— Je vais vous ouvrir, répondit la voix de l'inconnu. La fenêtre se referma.

Nous attendîmes une minute, deux minutes, trois...

— Hâtons-nous, s'écria Sagan, il faut entrer avant que l'oiseau ne s'envole.

Il ouvrit la porte au moyen de son passe-partout et, tous, nous franchîmes le seuil. Une dernière fois, le commissaire recommanda aux trois policiers qui veillaient à l'extérieur de faire bonne garde. Nous visitâmes d'abord méthodiquement les places du rez-de-chaussée ; puis nous montâmes à l'étage sans trouver l'hôte. Nous gagnâmes les combles, le commissaire inspecta le toit, vainement...

L'étranger avait disparu.

Par où avait-il fui ? Nous n'aurions pu le dire.

Sagan inspectait toutes les places, examinait toutes les murailles à la lueur d'une lampe électrique. Rien, il ne découvrait aucune issue, aucune cachette qui eût pu livrer passage au mystérieux étranger.

L'aube nous trouva dans nos recherches.

Mais nous eûmes beau continuer nos investigations. Nous dûmes nous rendre à l'évidence : l'inconnu avait disparu de la façon la plus mystérieuse, sans laisser la moindre trace de son passage.

À LA RECHERCHE DE L'HOMME MYSTÉRIEUX

Durant toute la journée qui suivit, mon ami Sagan fut invisible. Je ne le revis que le soir. Nous parlâmes en soupant.

— Comment expliquez-vous la disparition du mystérieux étranger ? lui demandai-je à brûle-pourpoint.

— Je ne sais trop comment il a fui.

— Croyez-vous à l'existence d'une galerie souter-raine ?

— Je ne le crois guère. J'ai examiné attentivement tous les murs, sans rien découvrir.

— Nous aurions alors affaire à un fantôme, fis-je ironiquement.

Sagan haussa les épaules.

— Je ne crois que très peu aux fantômes, dit-il, et j'opine plutôt pour l'explication la plus simple : en nous voyant, l'homme mystérieux aura fui par la porte de derrière ou par une fenêtre...

— Mais les policiers l'auraient vu !

— Oui, mais je suppose que ceux-ci ont fait le tour de la maison trop tard. L'homme mystérieux se sera faufilé dans l'ombre, se sera dissimulé derrière les taillis du jardin et aura fui.

— A-t-on fait des recherches à la préfecture ?

— Oui, mais elles n'ont pas abouti. J'ai tenté vainement aussi d'établir l'état-civil de l'étranger : il n'est pas inscrit à Evan. La maison qu'il occupait était inhabitée il y a neuf jours.

— Ce qui permet de supposer que notre magnétiseur s'y est installé il y a quelques jours à peine, à l'effet d'y attirer le jeune Albert Lelong.

— C'est mon avis. Au surplus, tout prouve qu'il avait antérieurement magnétisé le jeune homme. Sans doute, dans ce premier cas avait-il opéré dans un hôtel quelconque. Craignant les indiscrets, il se sera introduit pour un jour dans la maison où nous l'avons vu.

— Et l'ameublement ?

— La maison était à louer meublée, comme chaque année à pareille époque. Il ne manque pas de villégiateurs qui désirent passer l'été à Evan et louent pour six mois des villas... J'ai vu à ce sujet le propriétaire de la maison : il n'a reçu la visite d'aucun étranger depuis huit jours et il ignorait que quelqu'un se fût installé dans son immeuble.

— Rien à trouver de ce côté donc.

— Rien, mais j'ai une autre piste...

— Rouen ? ...

— Précisément. Vous vous souvenez que l'inconnu a ordonné au jeune Lelong de se trouver à Rouen samedi prochain...

— Vous espérez le retrouver là ?

— Je l'espère peu... Le magnétiseur ayant vu la police va prendre de nouvelles précautions...

— Alors ? ...

— Alors je veux sauver avant tout les victimes menacées. J'ai télégraphié ce matin à Rouen et j'ai appris que, dans cette ville, habitent depuis quelques mois la sœur de la malheureuse Mary Law et l'époux de celle-ci. C'est à ceux-ci vraisemblablement que l'homme fatal veut porter un nouveau coup mortel.

— Je vous comprends. En vous trouvant près des victimes, vous comptez rencontrer le coupable.

— Précisément. Demain mardi, nous partirons ensemble, si vous le voulez bien, pour Rouen.

— Entendu.

. . . . . .

Le lendemain, vers 4 heures du soir, nous arrivions à Rouen.

Nous montâmes en voiture.

— Rue Mauge, 18, dit Sagan au cocher.

Vingt minutes plus tard, nous arrivions devant un hôtel d'apparence luxueuse.

Mon ami remit au portier une carte de visite portant :

ROBERT SAGAN,

Détective.

— Comment, fis-je, quand le serviteur se fût retiré, vous gardez votre déguisement et vous donnez votre nom véritable.

— Oui, c'est préférable, me dit-il laconiquement.

Quelques instants après, on nous introduisait dans un salon d'une décoration somptueuse, bien que sobre.

Un homme de haute taille, à l'allure distinguée, nous reçut, avec une grande politesse.

C'était monsieur William Bulck, l'époux de Jane Law, la sœur de la victime d'Evan.

Tout de suite, Sagan dit à monsieur Bulck le but de notre visite. Il lui dit qu'il recherchait le mystérieux assassin d'Evan et lui raconta les derniers événements auxquels il avait assisté.

Monsieur Bulck se montra très touché de la démarche de mon ami et il accueillit avec empressement les propositions que celui-ci lui fit.

— Permettez-moi, dit-il en terminant, de vous présenter madame Bulck, qui sera enchantée de la mission que vous vous êtes imposée de retrouver enfin le meurtrier de sa malheureuse sœur et, peut-être, du même coup, celui de mon beau-père, monsieur John Law.

— Monsieur John Law est mort assassiné ? demanda mon ami.

— Oui, et dans des circonstances analogues à celles du mystérieux drame d'Evan. Mon beau-père fut trouvé assommé d'un coup de marteau, croit-on, dans son cabinet de travail. Ma femme pourra, à ce sujet, vous fournir des renseignements précis sur cette triste affaire.

Monsieur Bulck sonna et pria son épouse de le rejoindre au salon.

Quelques instants après, une jeune femme, très gracieuse, toute blonde, entra dans la chambre. Monsieur Bulck nous présenta. Comme son mari, la jeune femme nous accueillit avec empressement. Le nom du détective ne lui était pas inconnu et elle dit son espoir de voir enfin livrés à la justice le ou les assassins de sa sœur et de son père.

Celui-ci, comme l'avait dit monsieur Bulck, avait été trouvé assommé dans son cabinet de travail ; on ne lui connaissait pas d'ennemis et toutes les recherches faites pour retrouver les coupables étaient restées sans résultat. Drame absolument analogue à celui d'Evan.

— Le vol n'était pas non plus le mobile du crime ? demanda mon ami.

— Non. Aucune valeur, aucune pièce d'argent même ne fut prise.

— Étrange crime, remarqua Sagan. Me permettez-vous, madame, de vous poser quelques questions ?

— Avec plaisir, monsieur.

— Toute votre famille est Anglaise, madame ?

— Oui, monsieur, nous sommes tous Anglais, ainsi que mon mari. Nous habitions Londres ; mais nous sommes venus souvent en France avant la mort de mon père et de ma sœur.

— Votre mère était morte, madame ?

— Oui, monsieur.

— De mort... naturelle ?

— Oui, elle mourut en donnant le jour à ma sœur Mary, de deux ans plus jeune que moi.

— Il y a longtemps que vous habitez Rouen ?

— Deux mois, monsieur ; mon état de santé assez précaire a décidé mon mari à s'installer sur le continent.

— Vous ne vous connaissez aucun ennemi, m'avez-vous dit.

— Aucun, monsieur, je le répète.

— Vous n'avez aucun indice permettant de rechercher le ou les assassins ?

— Aucun, hélas ! monsieur.

Sagan réfléchit durant plusieurs minutes.

— Ces crimes sont vraiment mystérieux, dit-il enfin. Je ne vois qu'un moyen, pour l'instant, de trouver le criminel. Celui-ci, en effet, tout le fait présumer, cherche à nuire à votre famille. Il conviendrait donc que nous veillions sur vous. Pour ce faire, il serait indispensable que vous nous permettiez d'habiter sous votre toit et que vous nous réserviez une chambre pour mon ami et pour moi.

Monsieur et madame Bulck s'empressèrent de manifester leur joie.

— Vous entrez tout à fait dans nos vues, dit monsieur Bulck. Déjà j'avais prévenu le préfet de police et notre maison était étroitement surveillée ; sous votre égide, nous n'aurons plus rien à craindre.

Sagan s'inclina.

Ainsi fut fait. Deux chambres furent mises à notre disposition et nous nous y installâmes le jour même. Mon ami employa la journée du lendemain à inspecter complètement la maison de notre hôte. Armé d'un mètre, il refit tout le plan de l'habitation, faisant des calculs précis, qui lui permirent d'établir qu'aucune cachette ne pût permettre à l'ennemi mystérieux de se cacher dans la place.

Il « ausculta » les murs, les faisant « sonner » afin de constater qu'aucun passage secret ne permettait de communiquer avec les immeubles voisins.

Dès lors, il me déclara qu'il connaissait la maison comme s'il l'avait construite lui-même, brique par brique. Il n'y avait ni placard, ni cachette, ni passage secret.

Il observa enfin la domesticité, qui se composait d'un valet, d'une femme de chambre et d'une cuisinière.

— Maintenant, me déclara-t-il, je connais à fond mon champ d'action. Nous pouvons attendre l'ennemi d'un pied ferme.

Enfin, le samedi arriva.

— C'est le grand jour, me dit mon ami. C'est aujourd'hui, en effet, à une heure, que le jeune Albert Lelong doit attendre l'homme mystérieux, notre assassin présumé, à la gare de Rouen.

À midi et demi, nous attendions tous deux sur le quai. À 12 heures 56, le train venant d'Evan entra en gare.

Nous vîmes défiler la longue file des voyageurs.

— Voici notre homme, me dit Sagan, en me montrant un jeune homme dans lequel je reconnus Albert Lelong.

Celui-ci marchait presque machinalement, eût-on dit. Il sortit de la gare, parut hésiter un instant et entra dans la salle d'attente.

Nous le suivîmes.

Il venait à peine de franchir le seuil, lorsque mon ami m'arrêta par le bras, m'immobilisant derrière la porte.

— Regardez, dit-il.

Un homme venait de se diriger vers Albert Lelong et lui parlait. J'étouffai un cri :

— L'homme mystérieux, le magnétiseur ! murmurai-je.

— Lui-même, dit mon ami. Décidément, il a de l'audace.

Attendons ici. Cette fois, je crois que nous le tenons.

Nous vîmes l'inconnu parler pendant deux minutes au jeune Lelong, puis celui-ci se retira. Il passa devant nous sans nous voir.

— Attention ! dit encore Sagan.

Quelques moments après, l'homme mystérieux sortit de la salle d'attente. Il passa près de nous sans paraître nous voir et sortit. Arrivé sur la place de la gare, il héla le chauffeur d'une automobile et monta dans la voiture, qui partit rapidement.

À son tour, Sagan fit un signe à un autre chauffeur, auquel il donna l'ordre de suivre le premier auto.

Dès lors ce fut, parmi les rues de Rouen une chasse effrénée.

Mon ami étouffa un cri d'étonnement : l'auto que nous poursuivions venait de s'engager dans la rue Mauge.

— L'assassin aurait-il l'audace d'entrer chez les parents de ses victimes ? murmurai-je.

Sagan ne répondit pas.

L'auto venait, de s'arrêter et l'homme mystérieux en descendit rapidement. Nous le vîmes tirer une clef de sa poche, ouvrir une porte – la porte de la maison portant le numéro 20 de la rue Mauge, la maison attenante à celle de notre hôte ! – et disparaître.

D'un bond, mon ami fut à terre. Il sonna, une servante vint ouvrir :

— Avez-vous comme locataire un vieillard à barbe blanche ? demanda mon ami.

— Oui, monsieur.

— Où loge-t-il ?

— Il possède deux chambres au second étage et une mansarde ; mais ce monsieur est très rarement ici. Il voyage beaucoup.

— Peu importe. Je l'ai vu entrer ; il est ici. Voulez-vous me conduire ? Et mon ami glissa un louis dans les mains de la femme.

Celle-ci nous précéda. Elle frappa à la porte du second. Pas de réponse. Sagan saisit le passe-partout qui ne le quittait jamais, il ouvrit une porte et entra ; mais bientôt nous pûmes nous assurer que les places étaient vides.

— Restez ici et veillez sur l'escalier, Darcy, me dit mon ami. Je monte dans la mansarde.

Trois minutes après, Sagan m'appelait :

— Inutile de chercher, dit-il. L'oiseau s'est envolé.

La lucarne de la mansarde était fermée, mais mon ami venait de relever les traces d'un passage récent.

— Je n'ai pas perdu mon temps, dit-il. Je viens de relever la trace de ses pieds. Pas de trace de doigts, hélas ! l'adroit coquin portait des gants.

— Par où aurait-il fui ?

— Pas de trace précise sur le toit, où le vent soulève la poussière... Et puis, je n'ai pas le temps de voir maintenant... Tâchons avant tout de le rejoindre si c'est possible. Ou il est entré chez notre hôte par le toit, ou il a gagné la maison voisine. Venez vite.

Nous descendîmes rapidement.

Dans la rue, Sagan fit un signe à un policier et lui glissa quelques mots à l'oreille, puis, se tournant vers moi :

— Venez, mon ami, dit-il. J'ai vu le commissaire de police hier et toutes les précautions seront prises...

Nous rentrâmes chez nos hôtes. Ceux-ci nous attendaient pour déjeuner.

— Permettez-moi de visiter les mansardes et le toit, dit mon ami d'une voix nerveuse.

Et sans attendre la réponse, il gravit les escaliers. Monsieur Bulck et moi nous le suivîmes.

Pendant plus d'une demi-heure, il inspecta les coins et les recoins de la mansarde sans rien dire, se servant de temps en temps de sa loupe pour examiner des traces invisibles à l'œil nu.

— J'ai fini, dit-il, nous pouvons descendre.

— Avez-vous trouvé quelque indice ? demandai-je, impatient.

Sagan fit un geste évasif et, sans répondre, il nous entraîna dans toutes les chambres de la maison, faisant un examen attentif de toutes les places.

— Aucun de vos domestiques n'est-il sorti ou rentré depuis une demi-heure ? demanda mon ami à monsieur Bulck.

— Je ne pourrais vous le dire, mais je vais sonner...

— Non point, je vais m'en assurer.

Sagan nous quitta. Cinq minutes plus tard, il nous rejoignait dans la salle à manger.

— Les domestiques ? ... demandai-je.

— Aucun d'eux n'est sorti depuis plus d'une heure.

— Alors... vous n'avez rien trouvé... Continuez-vous vos recherches ?

— Non, nos recherches seraient inutiles, l'homme doit être en lieu sûr maintenant et, d'autre part, les indices que j'ai relevés me suffisent... Maintenant parlons d'autre chose...

Nous eûmes beau, monsieur Bulck et moi, questionner Sagan, il resta muet. Nous nous mîmes à table et déjeunâmes. Par instants, je voyais errer sur les lèvres de mon ami un sourire de triomphe.

L'ENNEMI DANS LA PLACE

Quelques jours s'étaient écoulés.

— L'ennemi a accès dans la place, me dit mon ami à brûle-pourpoint.

— Ah ! vous avez du nouveau ? demandai-je, intrigué.

— J'ai relevé des traces qui me permettent d'établir que l'homme mystérieux s'est introduit à plusieurs reprises déjà dans la maison.

— Par où entre-t-il ?

— J'ai relevé les traces dont je vous parle dans la mansarde.

— Il viendrait donc de la maison voisine ?

— Les chambres qu'il occupait sont adroitement surveillées par la police.

— Ce qui fait supposer qu'il viendrait d'une autre maison.

— À partir de ce matin, les autres maisons voisines sont surveillées. Il ne nous reste plus qu'à attendre.

— Quelles sont vos hypothèses, mon ami ?

— J'attends de nouveaux faits pour les établir.

— Et le jeune Lelong, qu'est-il devenu ? demandai-je à Sagan.

— Je l'ai mis hors d'état de nuire. La police le surveille et l'empêche de bouger.

Les nouveaux faits dont avait parlé Sagan ne tardèrent pas à se manifester. La nuit suivante, nous fûmes réveillés par des cris affolés qui partaient de la chambre qu'occupaient les époux Bulck. Nous étions prêts pour prévenir toute alerte.

Un instant après, nous étions devant la chambre d'où partaient les cris.

Nous frappâmes. La porte s'ouvrit. Monsieur et madame Bulck apparurent sur le seuil en toilette de nuit.

— Que se passe-t-il ? demanda Sagan.

— J'étais endormie, nous dit madame Bulck, lorsque je fus soudain réveillée par un bruit sourd, par un frôlement léger sur le parquet. J'entr'ouvris les yeux : à ce moment, je vis distinctement dans la clarté de la lune, la tenture de la porte qui ouvre sur le corridor bouger. Puis j'entendis plus distinctement le frôlement d'un pas sur le plancher. C'est alors que, surexcitée, je poussai des cris d'alarme. Mon mari, réveillé à son tour, éclaira la chambre. Nous avons cherché d'où pouvait provenir le bruit, le frôlement des pas, sans rien découvrir. J'en suis tout agitée.

— Les portes-étaient-elles bien fermées ? demanda Sagan.

— Oui, répondit monsieur Bulck, et les clés se trouvaient à l'intérieur.

Le détective se dirigea vers les fenêtres ; celles-ci étaient garnies d'épais barreaux de fer – il le savait déjà, connaissant la maison, je l'ai dit, comme s'il l'avait construite lui-même – et n'eussent pu livrer passage à aucun être humain.

— Nous avons tout visité, dit à son tour madame Bulck.

Nous fîmes une nouvelle inspection sans rien découvrir d'anormal.

Sagan paraissait, perplexe.

— Allons nous recoucher, dit-il. Si notre présence était nécessaire, dit-il en s'adressant à nos hôtes, nous nous tenons à votre entière disposition.

Monsieur et madame Bulck nous remercièrent chaleureusement et nous reconduisirent jusqu'au seuil de leur porte. Soudain, comme nous les quittions, nous les entendîmes tous deux pousser un cri de stupeur.

Nous revînmes sur nos pas.

Du doigt, monsieur Bulck nous montra le panneau extérieur de la porte, sur lequel un dessin sanglant était tracé : il représentait un cœur percé d'un poignard et surmonté de l'empreinte d'une main.

Mon ami prit sa loupe et examina le dessin. Il eut un geste de déception :

— Malheureusement, dit-il, l'empreinte de ces doigts a été faite avec une main gantée.

Madame Bulck s'était évanouie de peur et son mari, aidé par nous, la déposa dans son lit et s'empressa auprès d'elle.

— À l'avenir nous veillerons dans le corridor, dit mon ami. L'ennemi devient plus audacieux, il faut redoubler de vigilance.

L'instant fatal approche...

L'ASSASSIN INVISIBLE

Comme, après une promenade en ville, nous rentrions, mon ami et moi, nous trouvâmes nos hôtes consternés.

Leurs visages exprimaient le plus épouvantable effroi.

— Que s'est-il passé ? demanda Sagan.

Monsieur Bulck lui tendit, en tremblant, une lettre.

— Voici ce que nous venons de découvrir sur notre table, dans une enveloppe à notre adresse :

Mon ami saisit la lettre et lut :

> *« À monsieur et madame Bulck,*
>
> *« Notre vengeance a déjà frappé monsieur John Law et mademoiselle Mary Law. À votre tour, vous êtes désigné pour subir le châtiment que nous vous destinons.*
>
> *« Quelle que soit la force qui vous protège, vous êtes voués à la mort. Quoi que vous fassiez, dans la nuit de jeudi à vendredi prochain, madame Bulck, née Jane Law, sera poignardée ; dans la nuit de samedi à dimanche, monsieur Bulck subira le même*

sort.

« Ainsi avons-nous décidé,

« La Main Noire. »

Ayant terminé la lecture de cette lettre, Sagan prit son portefeuille, l'ouvrit et en tira une lettre.

Il confronta les deux écritures.

— Voyez, me dit-il, voici une lettre que m'adressa naguère Albert Lelong ; l'écriture est absolument identique à celle de la prétendue « Main Noire ».

— C'est extraordinaire.

— D'autant plus extraordinaire que je persiste à croire que Lelong, bien qu'ayant écrit cette lettre, est innocent.

Sagan s'était tourné vers nos hôtes :

— Il importe, dit-il, de prendre toutes les précautions nécessaires pour conjurer le péril qui vous menace. L'assassin inconnu doit être près de nous. Qui est-il ? Là est la question. Il faut avant tout éloigner tous vos serviteurs. Je les remplacerai par des policiers...

— L'idée est excellente, fit monsieur Bulck. Ainsi fut fait.

Le jour même, le valet, la femme de chambre et la cuisinière étaient congédiés pour huit jours.

Sagan était allé trouver le commissaire de police, qui avait mis à sa disposition trois hommes sûrs.

Le tragique soir du jeudi arriva.

À dix heures, monsieur et madame Bulck se retirèrent dans leur chambre commune, où étaient disposés deux lits jumeaux. Sagan voulut prendre toutes les précautions nécessaires. Il inspecta minutieusement la chambre. Elle avait deux portes, l'une s'ouvrant sur une chambre, l'autre sur le corridor. Je reçus l'ordre de veiller toute la nuit sur la première, mon ami se tiendrait devant la seconde.

Les fenêtres étaient garnies de solides barreaux et empêchaient tout être humain de pénétrer dans la chambre. Sagan s'était assuré plusieurs fois déjà que les murs ne pouvaient livrer passage à personne.

Les deux époux se trouvaient donc enfermés comme dans une forteresse : pour les atteindre, il fallait inévitablement franchir une des deux portes que nous gardions, mon ami et moi.

Des policiers avaient reçu l'ordre de se tenir à notre disposition et d'accourir au premier appel du détective.

Nous souhaitâmes la bonne nuit à nos hôtes et nous nous plaçâmes aussitôt en faction.

Mon ami me serra la main avant de me quitter :

— L'assassin ne pourra agir sans être vu de nous, dit-il.

Veillez bien, Darcy !

— Comptez sur moi, mon ami.

Le détective avait pris une chaise et s'était assis dans le corridor éclairé à l'électricité. Quant à moi, je m'installai dans la chambre, près de la porte qui donnait accès à la chambre à coucher des deux époux.

Je m'assis et ouvris un livre...

Les minutes, dès lors, s'écoulèrent monotones.

Un grand silence régnait dans l'habitation.

Par instants, le roulement d'une voiture troublait le calme de la rue.

Par la fenêtre, j'apercevais le ciel éclairé par la lune.

Peu à peu, le silence se fit de plus en plus complet, le roulement des voitures cessa.

Onze heures sonnèrent, puis onze heures et demie.

De temps en temps, je levais les yeux et, du regard, je parcourais la chambre que j'occupais, m'attendant à tout instant à voir surgir une ombre, un être fantastique, brandissant l'arme criminelle.

Suivant la recommandation de mon ami, je tenais mon revolver à la main, prêt à intervenir au moindre appel.

Les minutes se succédaient, longues, monotones... Par instants, j'entendais la toux d'un des policiers postés dans le corridor. Puis le silence se rétablissait, lugubre...

Minuit sonna...

Aucun bruit. Décidément, l'assassin, prévenu sans doute des précautions prises, avait renoncé à son projet téméraire.

Il n'oserait pas paraître...

Les minutes passaient... Plus aucun bruit, ni dans l'habitation, ni dans la rue ; c'était le silence profond, absolu, de la nuit.

J'étais persuadé maintenant que rien ne se produirait plus et j'allais me replonger dans la lecture de mon livre, lorsque soudain un cri atroce, un cri perçant, aussitôt suivi d'un râle horrible, déchira le silence.

Ce cri sortait de la chambre des époux Bulck.

D'un bond, je fus debout et, suivant les instructions de mon ami, je poussai la porte et pénétrai dans la chambre voisine.

Au même instant, l'autre porte s'ouvrait et, le revolver au poing, Sagan apparaissait sur le seuil.

Un spectacle horrible s'offrit à nos regards. Comme l'avait recommandé le détective, la chambre était restée éclairée. Nous aperçûmes ainsi madame Bulck qui râlait, la poitrine ensanglantée.

Son mari venait de se dresser, dans sa toilette de nuit et, les yeux hagards, la face hébétée, la lèvre contractée par la frayeur et l'horreur, il regardait sa malheureuse épouse.

Je voulus me diriger vers le lit sanglant. La voix de mon ami m'arrêta :

— Ne bougez pas, Darcy, commanda-t-il et fermez la porte derrière vous. La victime est là et l'assassin ne peut quitter cette chambre.

J'obéis.

Toujours armé, mon ami s'avança vers la malheureuse femme et d'un geste impératif, il imposa le silence à monsieur Bulck, qui poussait des cris désespérés.

Madame Bulck avait un poignard enfoncé entre les deux seins.

Méthodiquement, Sagan parcourut la salle du regard ; puis, il se pencha sous les lits, inspecta tous les coins de la salle, examina les fenêtres. Il n'y avait dans la chambre que la victime, son époux, Sagan et moi.

Effaré, je regardai mon ami.

— L'assassin a donc disparu ! m'écriai-je.

Sagan ne parut pas m'entendre. Il continuait son inspection méthodique et – me semblait-il – inutile.

Je n'en revenais pas ! L'assassin avait frappé et avait disparu, alors que rien n'expliquait la façon dont il avait pu fuir.

Par le plafond, c'était impossible ! Par le plancher de même ; par les murs, par les fenêtres, impossible, matériellement impossible ! La chambre avait été examinée de fond en comble par Sagan. Aucune cachette ne pouvait être dissimulée, aucun passage secret ne pouvait exister.

Je savais quelles précautions avait prises mon ami ; rien, du reste, n'échappait à ses investigations.

— L'assassin a disparu ! répétais-je dans un étonnement affolé !

Alors seulement Sagan parut m'entendre :

— Peut-être, dit-il, a-t-il laissé une trace de son passage.

Il tira une loupe de sa poche et il examina longuement la garde du poignard, espérant y découvrir la trace des doigts que le criminel eût dû y laisser.

Je m'étais avancé et questionnais mon ami du regard.

Il me regarda et secoua la tête en murmurant :

— La garde du poignard ne porte aucune trace de doigts.

La foudre en tombant devant moi ne m'eût pas plus ébranlé...

UNE NOUVELLE NUIT TRAGIQUE

Madame Bulck était plongée dans le coma.

Deux médecins, appelés d'urgence, ne purent se prononcer sur son sort : la blessure était extrêmement grave, sinon mortelle.

Les deux praticiens n'osaient se prononcer encore et la journée se passa dans l'incertitude.

Toute la matinée, je tins compagnie à monsieur Bulck, que la douleur avait complètement anéanti.

Il n'avait pu, de son côté, fournir aucun renseignement sur la façon dont le meurtre avait été accompli. Il raconta qu'il s'était endormi vers 11 heures et demie et qu'il était plongé dans son premier sommeil lorsque le cri perçant de sa femme l'avait réveillé en sursaut, quelques secondes avant notre irruption dans la chambre.

Toute la matinée. Sagan fut invisible. Je ne le vis que l'après-midi. Tout de suite, je l'accablai de questions. J'avais hâte de connaître son avis sur le mystère qui entourait les faits qui s'étaient déroulés la nuit. Mais il me parut préoccupé et je n'obtins de lui que bien peu d'éclaircissement.

— Tout ce qui s'est passé est du domaine du surnaturel, remarquai-je.

— Ce n'est pas mon avis.

— Je crois vous comprendre : vous attribuez ce crime à un phénomène magnétique quelconque.

— Aucunement, je puis vous affirmer – et vous savez que je n'affirme que lorsque j'ai une certitude – que le magnétisme n'est pour rien dans ce crime. Le meurtre auquel nous avons assisté paraît incompréhensible, il est vrai ; mais il n'est pas moins vrai qu'il ne peut avoir été commis que d'une façon naturelle. Cet attentat est un fait tout simple. On peut, par l'hypnose, agir à distance, je le sais, mais d'une façon toute morale : on peut transmettre sa pensée, imposer sa volonté ; mais on ne peut agir d'une façon matérielle. Nous avons vu un poignard en acier, qui n'a pu être plongé dans la poitrine de madame Bulck que par une main en chair et en os. Il n'y a pas à sortir de là.

— Mais par où l'assassin serait-il entré et sorti ? N'étions-nous pas là, chacun à une porte ? Et vous m'avez affirmé qu'il n'y avait aucun passage secret.

— J'en suis certain, en effet.

Mais enfin, l'assassin n'a pu entrer avant que nous fussions à notre poste, puisque madame Bulck était vivante et que vous avez inspecté la place ; il n'a pu sortir avant que, le meurtre accompli, nous fussions entrés, puisque nous n'avons vu sortir personne.

— C'est mon avis.

— Je n'y comprends rien.

— Vous comprendrez plus tard.

— Mais enfin, ce que vous me dites est contraire à toute logique. Si l'assassin n'a pu entrer ni sortir, c'est qu'il était là. Or, il y avait la victime, son époux, vous et moi. Aucun de nous quatre n'est suspect, je crois.

— Il ne faut rien croire, mon cher Darcy, il faut se borner à observer et à déduire.

— Mais enfin, vous ne me ferez pas croire que c'est vous l'assassin, ni moi. Ce ne peut être non plus monsieur Bulck. Enfin, vous n'avez relevé aucune trace de doigt sur le poignard.

— Ce qui vous fait supposer que l'arme a été brandie par un esprit, par un être immatériel, n'est-ce pas ? dit ironiquement mon ami.

— Pourquoi pas ? Tout est possible, dans ce domaine des choses impossibles.

— Non, mon cher Darcy. Les esprits ne sont pas capables de soulever des choses matérielles. Repoussons toutes les thèses contraires à la logique et à la réalité et... attendons.

— Attendre que monsieur Bulck soit frappé à son tour ? m'écriai-je.

À ce moment, un policier vint quérir mon ami, qui me serra la main et sortit.

. . . . . .

Deux mortelles journées s'étaient écoulées depuis les événements étranges que je viens de conter.

Nous étions samedi soir. La nuit où monsieur Bulck devait être frappé à son tour allait commencer... Comme il l'avait fait deux jours auparavant, Sagan prit toutes les précautions nécessaires. Il inspecta la chambre à coucher et plaça un policier à chaque porte. Puis il demanda à monsieur Bulck l'autorisation de se tenir avec moi dans sa propre chambre à coucher durant toute la nuit qui allait s'écouler.

Monsieur Bulck accepta avec joie et empressement la proposition de mon ami. Il se retira un instant dans son cabinet de toilette et reparut en costume de nuit. Sur l'invitation de mon ami, il se mit au lit.

Quant à Sagan, il s'assit à une table, la tête tournée vers le lit, afin que rien de ce qui allait se passer ne pût lui échapper.

Je m'assis en face de lui et nous attendîmes, silencieux.

Une heure s'écoula ainsi. Vaincu par la fatigue, notre hôte venait de s'endormir : nous entendions son ronflement sonore et régulier.

— Cette fois, si l'assassin paraît, il ne pourra nous échapper, murmurai-je à l'oreille de mon ami.

Sagan acquiesça muettement de la tête et parut se replonger dans ses réflexions.

Tout à coup, minuit sonna dans le calme de la nuit.

— L'instant mortel approche, pensai-je en réprimant un instinctif mouvement de peur. Je portai un regard vers le revolver que je tenais à la main. Doucement, je fis pivoter ma chaise de façon à me placer près de mon ami et à voir la face de notre hôte, qui donnait paisiblement.

Une demi-heure s'écoula ainsi.

Le silence n'était troublé que par le tic-tac monotone d'une pendule et, par instants, par les plaintes du vent qui soufflait en tempête. Le ciel était, cette nuit-là, couvert de lourds nuages qui voilaient la clarté de la lune.

Tout à coup, j'entendis un frôlement dans la chambre et il me sembla voir passer une ombre vaporeuse, à peine visible. Je me retournai vivement : une fenêtre était entr'ouverte et le vent, en s'engouffrant dans la chambre, avait soulevé un rideau et produit le frôlement qui avait attiré mon attention. La forme mystérieuse que j'avais cru voir flotter avait la même origine : le rideau en bougeant devant une lampe électrique avait suscité une ombre mobile. Et je réfléchis que les événements qui semblent parfois extraordinaires peuvent provenir d'un fait absolument naturel et fort simple.

Je reportai à nouveau mes regards vers monsieur Bulck qui dormait toujours. Le vent s'élevait et un roulement de tonnerre lointain nous arriva. Je commençais à me lasser de ma vaine attente et je prévoyais déjà que cette nuit-là aucun événement ne se produirait, lorsque je vis remuer le bras de monsieur Bulck, tandis que son visage, dont les yeux étaient fermés, se contractait comme sous la vision d'un cauchemar horrible.

Et soudain il se produisit un fait tout à fait étrange. Brusquement, notre hôte ouvrit les yeux et se dressa, affolé, sur son séant, les bras tendus comme s'il voulait se défendre contre une attaque imaginaire.

Tandis que ses traits exprimaient le plus mortel effroi, il poussa un cri de douleur en portant la main à la poitrine, comme si une arme invisible l'avait frappé.

Et, horreur ! au même instant, sans que personne se fût approché de lui, sans que la moindre ombre l'eût touché, nous vîmes sa chemise se tacher de sang.

Blessé ! il était blessé ! ... Blessé sous nos regards attentifs, et aucun être humain ne l'avait approché !

Sagan se leva. Il entr'ouvrit la chemise de notre hôte, qui poussait de sourds gémissements et découvrit la poitrine : une blessure saignante apparut... Un instant, le détective l'examina attentivement :

— C'est peu grave, dit-il enfin. Darcy, voulez-vous toutefois aller chercher un des médecins qui se trouvent au chevet de madame Bulck ?

Quelques instants après, je revenais avec le praticien.

— La blessure, heureusement, n'est, pas très profonde, conclut le praticien.

— Mais où, diable ! est l'arme du crime ? m'écriai-je, m'adressant à mon ami.

Celui-ci se tourna vers moi et répondit d'une voix calme ces mots qui me firent frémir :

— J'ai cherché partout ici : il n'y a pas d'arme du crime !

LE SECRET DE LA MALLE ROUGE

La blessure de madame Bulck, quoique très grave, n'était pas mortelle et les médecins conservaient l'espoir de sauver la malheureuse jeune femme.

Quant à monsieur Bulck, il se rétablissait assez rapidement, et les praticiens affirmaient que bientôt il serait sur pieds. À plusieurs reprises, il avait manifesté le désir de voir mon ami Sagan et moi et il nous avait manifesté sa reconnaissance en termes émus :

— Ma femme et moi, nous vous devons la vie, ne cessait-il de répéter.

Depuis les deux nuits tragiques, aucun événement nouveau ne s'était produit.

— L'assassin, pensai-je, aura cru que ses victimes étaient frappées mortellement et il aura fui.

Mais le mystère ne s'éclaircissait pas. Je questionnai mon ami, mais celui-ci me répondit évasivement.

— Qu'est-ce, en réalité, que cette « Main Noire » dont faisait mention le billet reçu par les victimes ?

Sagan me répondit :

Il ne faut attacher aucune importance à cette « Main Noire », ni au cœur percé d'un poignard que nous avons trouvé tracé sur la porte. Ce sont là des moyens d'intimidation que le meurtrier a cru bon d'utiliser pour effrayer ses victimes et aussi pour détourner nos recherches. La « Main Noire » a été, vous le savez, une association de malfaiteurs, une espèce de société secrète dont faisaient partie des voleurs et des assassins. Dans le cas qui nous occupe, le meurtrier a profité du mauvais renom dont jouissait cette société pour chercher à introduire du mystérieux dans l'affaire, déjà si étrange. Mais je me suis renseigné et j'ai cherché. Encore une fois, la « Main Noire » n'a rien à voir dans tout ceci. Je vous ai dit aussi qu'il fallait rejeter toute hypothèse de pratique magnétique.

— Mais le fameux homme mystérieux, le magnétiseur ?

— Le magnétiseur est parvenu, il est vrai, à suggestionner le jeune Lelong ; mais ici, je vous le répète, aucun sujet n'a été magnétisé ; je m'en suis assuré.

— Alors ? ...

— Alors, attendez l'explication toute naturelle d'un fait naturel.

— Une dernière question : croyez-vous que l'homme mystérieux soit mêlé à ces nouveaux crimes ?

— J'en suis certain ; mais ici ses pouvoirs ne sont pas entrés en jeu, il n'a pas agi comme magnétiseur.

À ce moment, un policier vint avertir mon ami qu'un inconnu demandait à le voir.

— Faites entrer, dit Sagan.

Une minute après, un ouvrier se présentait à mon ami et s'entretenait quelques instants avec lui. C'était un serrurier d'élite, que le détective avait fait venir de Paris, comme il me le dit dans la suite.

— Suivez-moi, dit Sagan.

Nous montâmes jusqu'à la mansarde.

Sagan ouvrit doucement la porte et entra, devant nous. Il examina le plancher, l'ouverture de la lucarne recouverte d'une légère couche de poussière, les objets environnants. Puis il nous fit signe de le suivre.

Il se dirigea vers une malle de voyage peinte en rouge, qui semblait avoir été oubliée dans un coin, au milieu de différents paniers et de caisses.

— Cette malle rouge, me glissa-t-il dans l'oreille, contient tout le secret des crimes.

Mon ami s'était tourné vers l'ouvrier. Il lui montra que la malle rouge possédait – tout comme les coffres-forts – une serrure à secret et qu'elle ne s'ouvrait que lorsqu'on connaissait le secret qui était enfermé, non point dans des lettres, mais dans des chiffres.

— Ce secret, dit mon ami, je crois le connaître, mais je n'ai pu trouver de clef permettant d'ouvrir la malle sans détériorer la serrure.

L'ouvrier s'accroupit et examina attentivement le meuble.

— Je vois ce que c'est, dit-il enfin. C'est une de ces malles comme on en faisait il y a vingt ans.

— Pourrez-vous l'ouvrir sans l'endommager ?

— Certainement, je connais ce genre d'ouvrage.

Voudriez-vous me dire le secret des chiffres ?

— Non, je désirerais que votre travail me donnât une confirmation. Pourriez-vous chercher vous-même ce secret !

— Oui, mais il me faudra du temps.

— Prenez-le.

Pendant plus d'une heure, l'ouvrier travailla, cherchant, tâtonnant silencieusement. Nous l'observions patiemment.

— Enfin ! Ça y est ! dit l'homme. Nous entendîmes un déclic.

Voici le secret, ajouta le serrurier. Et il nous montra quatre chiffres : 0881.

Mon ami s'approcha sans rien dire. Il examina les chiffres.

J'attendais derrière lui, l'œil avide, la respiration suspendue. Les paroles du détective avaient excité au plus haut point ma curiosité : « Cette malle rouge contient tout le secret des crimes. » Il y a des minutes qui valent des siècles et l'impatience qui grandissait en moi me suffoquait littéralement. Qu'allions-nous découvrir dans cette fameuse malle rouge dont mon ami ne m'avait pas encore parlé, mais dont il devait, depuis longtemps déjà sans doute, connaître l'existence ?

Oui, que contenait-elle, cette malle inconnue ? Des papiers mystérieux ? Des documents révélateurs ? Un cadavre coupé en morceaux ?

Mon imagination évoquait tout un monde d'étranges trouvailles.

Enfin, Sagan souleva le couvercle et je plongeai avidement mon regard dans l'intérieur du coffre. Je poussai un cri d'étonnement. Ma surprise dépassait, en effet, toute mon attente, car ce que je venais de constater était précisément la chose la plus inattendue du monde : la malle était vide !

Et, soudain, devant ce vide absolu, je me remémorai les paroles de mon ami et un fou rire s'empara de moi...

Sagan me regarda sérieusement :

— Pourquoi riez-vous ?

— Mais... fis-je, étonné de sa question, cette découverte... ce néant ?

— Et puis, quoi ?

— Avouez que c'était un peu inattendu.

Mon ami plongea son regard sévère dans mes yeux et répondit par ces paroles surprenantes :

— C'était précisément ce que je comptais trouver dans cette malle.

— Et c'est là votre secret ? fis-je avec une ironie amicale. Il me répondit, toujours calme :

— C'est là le secret, le secret est dans cette malle vide...

. . . . . .

Une minute s'écoula dans le silence. Mon ami examinait toujours l'intérieur de la malle comme si décidément il voulait y trouver une chose invisible.

Enfin, il se redressa, brandissant triomphalement, entre le pouce et l'index un poil ou un fil, quelque chose de quasi invisible.

— Et tenez, dit-il, achevant sa pensée, je trouve plus encore que je n'espérais découvrir.

Et il me colla sous le nez sa trouvaille.

— Qu'est-cela ? fis-je étonné, en me demandant si, par ressentiment, mon ami ne voulait pas se jouer de moi. Mais Sagan me répondit, sans se départir de son calme imperturbable.

— C'est le fil de l'énigme ! ...

La jeune et charmante madame Bulck se rétablissait peu à peu ; désormais, on pouvait considérer que tout danger de mort était écarté.

Elle avait pu subir déjà deux interrogatoires. Mais aucune lumière n'avait été faite sur le mystérieux drame dont elle avait été la victime. Madame Bulck avait déclaré qu'elle avait été réveillée par un bruit soudain. Au même instant, elle avait ressenti une douleur aiguë entre les deux seins : une main invisible venait de la poignarder. Elle avait perdu connaissance... et c'était tout.

Quant à monsieur Bulck, il était sur pied. Lui non plus n'avait pu fournir de nouvelles lumières à l'instruction. Comme sa femme, il avait été frappé par une main invisible et il ne parvenait pas à s'expliquer la façon dont le crime pouvait avoir été commis.

Les deux témoins du drame n'ajoutaient rien à ces dépositions. Pas plus que monsieur Bulck, je ne m'expliquais le crime et mon ami Sagan s'enfermait dans un mutisme absolu.

Le lendemain de l'ouverture de la fameuse malle, le détective me pria de l'accompagner en ville.

Nous passâmes à la mairie. Mon ami se fit conduire au bureau de l'état-civil.

— J'ai quelques renseignements à prendre, me dit-il. Ces renseignements, un employé les lui fournit. Ils consistaient à connaître l'état-civil de nos hôtes.

Sagan nota sous mes yeux :

« William Bulck, né le 22 mars 1880.

« Jane Law, épouse W. Bulck, née le 3 juin 1889. »

— Comptez-vous tirer profit de ces renseignements ? demandai-je, chemin faisant.

— Ils pourront peut-être me servir, ne fût-ce qu'à titre de documents. Au reste, continua Sagan, un élément nouveau va intervenir : le jeune Lelong va rentrer en scène.

Comme nous arrivions rue Mauge, nous aperçûmes monsieur Bulck qui se dirigeait vers nous. Il nous serra la main.

— C'est la seconde sortie que je fais, nous dit-il familièrement. Je vous ai aperçu au tournant de la rue...

Nous regagnâmes ensemble le chemin de l'hôtel de nos hôtes.

Nous n'avions plus dix pas à faire, lorsque soudain je fus surpris par un événement qui me sembla extraordinaire. Une auto découvert passait rue Mauge, venant vers nous. Machinalement, j'avais porté mes regards dans sa direction et je venais d'apercevoir dans la voiture un homme qui nous regardait avec une insistance particulière. Je poussai mon ami du coude en m'écriant :

— Voyez donc, l'homme mystérieux, le magnétiseur !

Mon ami tourna les yeux vers l'auto et aperçut l'homme. Leurs regards se croisèrent. L'homme mystérieux donna aussitôt un ordre bref au chauffeur et l'auto partit à toute vitesse.

— Il faut le suivre... le rejoindre... dis-je à mon ami, en proie à la surexcitation la plus vive.

Sagan était resté parfaitement calme.

— Inutile, dit-il. Nous n'avons pas d'auto et l'homme est loin déjà. Au surplus, ce n'est pas nous qui irons au magnétiseur, c'est lui qui viendra à nous.

Monsieur Bulck nous regardait avec surprise.

— Rentrons, dit tranquillement Sagan.

. . . . . .

Le déjeuner terminé, nous nous rendîmes, monsieur

Bulck, Sagan et moi, au chevet de madame Bulck, dont l'état s'améliorait sensiblement.

Nous parlâmes tout d'abord de choses insignifiantes. La conversation languissait, Sagan s'était tu et paraissait plongé dans de profondes réflexions. Brusquement, il dit :

— Demain, nous connaîtrons l'assassin !

La foudre en tombant au milieu de nous n'eût pas produit plus d'effet. Tous, nous nous regardâmes, les yeux grands ouverts.

Nous attendîmes que le détective s'expliquât :

— Oui, nous connaîtrons l'assassin, continua Sagan. Pour y arriver, j'ai un moyen infaillible. Le voici : j'ai parlé déjà du jeune Albert Lelong, qui s'accusa d'être le meurtrier de *miss* Mary Law. Lelong, on le sait, fut magnétisé par un inconnu ; cet inconnu, c'est l'assassin qui, dans cette maison même, nous a fait connaître ses exploits. Jusqu'à ce jour, le jeune Lelong a été surveillé par la police ; il fallait qu'on l'empêchât de nuire inconsciemment. Il a été questionné ; mais – comme il fallait s'y attendre – on n'a rien appris. À l'état normal, le jeune homme ignore totalement ce qui se passe en lui à l'état de transe magnétique. Mais il y a un moyen de savoir : il faut, pour que le jeune homme se souvienne, qu'il subisse à nouveau une influence hypnotique. Vous savez, en effet, comme moi, que le sujet magnétisé tombe dans une sorte de somnambulisme lucide et qu'alors il se rappelle les faits qui se sont déroulés au cours d'un autre sommeil analogue. Il suffirait donc de provoquer un nouveau sommeil pour que le sujet révélât tout ce qu'il sait, nommât ou reconnût l'homme qui exerça sur lui unie influence mystérieuse. Or, j'ai fait venir de Paris un maître magnétiseur, un savant de renom. Il sera ici demain. L'expérience qu'il tentera sera, je n'en doute pas décisive. Mais il me manque, à Rouen, un endroit propice pour tenter cette expérience qui est, vous en conviendrez, de la plus haute importance. Une salle de police, une chambre d'hôtel conviendraient peu à ce genre de séance. J'ai hésité, mais, toutes réflexions faites, je me suis demandé s'il n'était pas plus simple de demander à nos aimables hôtes de nous réserver une salle pour quelques heures.

— Mais c'est avec le plus grand plaisir que nous mettrons une chambre à votre disposition, s'empressa de déclarer monsieur Bulck.

Sagan s'inclina en signe de remerciement.

— Ce n'est pas tout, et vous allez m'accuser de vous importuner, continua Sagan. Les instants que le savant magnétiseur pourra consacrer à l'expérience sont comptés ; je ne sais pas exactement l'heure de son arrivée et je voudrais vous prier de me permettre de céder, pour une nuit, ma chambre au sujet, à monsieur Albert Lelong, afin que nous tenions celui-ci à notre disposition au moment de l'arrivée du célèbre docteur à qui je me suis permis de donner mon adresse ici.

— Et vous avez très bien fait, dit monsieur Bulck ; vous êtes ici chez vous et nous vous savons gré d'avoir bien voulu nous honorer de votre présence et de nous avoir protégé contre un danger qui nous menaçait chaque jour. Il est, du reste, inutile que vous réserviez votre chambre à monsieur Lelong ; je vais donner des ordres pour qu'une autre pièce soit mise à sa disposition pour ce soir.

Mon ami remercia notre hôte.

— Tout est donc pour le mieux, dit-il. Et nous abordâmes un autre sujet.

— Mon Dieu ! comme vous parliez haut quand vous exposiez votre plan, dis-je à mon ami quand nous fûmes seuls. On eût dit un conférencier parlant devant une assistance nombreuse. N'eût-il pas été préférable de tenir secrets vos projets ?

— Non, tout le monde pouvait m'entendre, il était même préférable que tout le monde m'entendit... même celui que vous appelez l'homme mystérieux.

— Mais, pour vous entendre, il aurait fallu que cet étrange personnage fût dans la maison.

— Mon ami me regarda dans les yeux et répondit :

— Il y était, en ce moment... et il m'entendait très bien.

Sagan est fou, fou de présomption, pensais-je en me rappelant ses paroles. Comment l'homme mystérieux aurait-il pu se trouver à ce moment dans la maison ? Et même s'il se trouvait dissimulé derrière quelque porte, comment le détective pouvait-il le savoir ?

Sagan était sorti. Deux heures après, il revint. Le jeune Albert Lelong l'accompagnait. Nous nous serrâmes la main, non sans effusion.

— J'ai mis monsieur Lelong, qui persistait à m'appeler monsieur Daubresse, au courant de ma réelle personnalité, me dit Sagan. Notre hôte est-il ici ?

Il est au salon avec madame Bulck.

Sagan fit avertir monsieur Bulck de notre présence et de celle de monsieur Lelong.

Notre hôte vint à nous, les mains tendues. Sagan lui présenta monsieur Lelong. Les deux hommes se saluèrent et se serrèrent la main.

— Vous êtes le bienvenu parmi nous, lui dit monsieur Bulck. Les amis de monsieur Sagan nous sont doublement sympathiques.

Monsieur Lelong remercia notre hôte et celui-ci nous introduisit au salon.

Une surprise nous y attendait.

— Ma chère amie, dit monsieur Bulck à son épouse, je vous présente monsieur Lelong.

Madame Bulck, très pâle, étendue dans sa chaise longue, tourna la tête pour saluer. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Albert Lelong et une rougeur subite teinta ses joues.

Nous regardâmes à la dérobée le jeune homme qui s'inclinait. Lui aussi était devenu très rouge et il semblait très ému. Il balbutia, plutôt qu'il ne les prononça, quelques paroles de civilité.

Je m'étais tourné, très intrigué, vers monsieur Bulck, mais, comme moi, il ne paraissait pas avoir prévu ce petit coup de théâtre. Il contemplait cette scène rapide avec étonnement. Quant à Sagan, il restait impassible.

Madame Bulck remarqua sans doute notre surprise car, à peine remise de son émotion, elle dit à Albert Lelong :

— Je me souviens, monsieur, de vous avoir vu à Evan, où naguère j'allais passer quelques mois tous les deux ou trois ans ; mais votre nom m'était inconnu...

— C'est vrai, madame, je vous ai aussi maintes fois rencontrée en compagnie de dames qui étaient nos voisines.

— C'étaient des amies d'enfance, oui...

Madame Bulck ne continua pas. L'effort qu'elle avait fait pour parler l'avait abattue.

Nous nous excusâmes du dérangement que nous avions occasionné à nos hôtes et nous nous retirâmes dans nos appartements...

Après le souper, notre hôte conduisit Albert Lelong jusqu'à la chambre qui lui était réservée.

Sagan me fit signe de le suivre. Dès que nous fûmes seuls :

— Avez-vous remarqué, demandai-je, l'émotion de madame Bulck et l'étonnement de monsieur Lelong ?

— Oui, mais tout cela n'a pas d'importance pour le moment.

— Comment... ce fait ne vous étonne pas ?

— Non. Je connais cette idylle. Avant son mariage avec Bulck, Jane Law allait quelquefois à Evan, accompagnée de sa sœur. Comme elle l'a déclaré, elle rencontra maintes fois monsieur Lelong. Tous deux se contemplaient et... s'aimaient en silence. Le jeune homme était timide : il se bornait à envoyer des lettres admiratives qu'il signait de son seul prénom : Albert. Jane Law, jeune fille naïve, sortie de pension, rêvait en lisant ces missives écrites par un chevalier d'amour... Là se borna l'idylle... ainsi finit l'histoire... Le père Law choisit pour sa fille l'époux qui lui convenait, monsieur William Bulck.

En enfant soumise, la jeune Jane Law l'accepta. Épouse, elle fit son possible pour oublier l'idylle et ensevelir son amour d'enfant au plus profond de son cœur. J'ai pris des renseignements : madame Bulck fut toujours une épouse irréprochable.

— Ce qui est curieux, c'est que le jeune Lelong se soit accusé d'être précisément l'assassin de la sœur de celle qu'il aimait.

— Oui, c'est curieux ; mais tout est étrange, n'est-il pas vrai, dans l'affaire qui nous occupe. Tout s'expliquera pourtant très simplement. Il suffit de coordonner les faits et de déduire... Le magnétiseur, votre homme mystérieux, savait très bien ce qu'il faisait.

— Eh ! quel rapport ? ...

— Vous le saurez tantôt... L'heure suprême va sonner... Nous sommes à la fin du mystère.

L'HOMME MYSTÉRIEUX DÉMASQUÉ

Onze heures sonnèrent...

Il y avait trente minutes environ qu'Albert Lelong venait de se retirer dans la chambre qui lui était réservée au second étage.

— Le moment est venu ! me dit Sagan, d'une voix si basse que je comprenais à peine ses paroles.

Il se dirigea vers la porte, l'entr'ouvrit doucement et, après avoir écouté attentivement si aucun bruit ne troublait la maison, il la referma. Puis, toujours avec des gestes rapides, précis et silencieux, il alla ouvrir une garde-robe : deux ombres humaines en sortirent. C'étaient deux policiers.

Il leur glissa à l'oreille :

— Nous allons sortir d'ici, sans bruit ; vous refermerez derrière nous la porte à clef. Vous resterez ici jusqu'au moment où vous entendrez un coup de sifflet. L'un de vous se couchera sur mon lit. L'autre se tiendra assis à l'écart. Et surtout pas de bruit ni de lumière ! Silence !

Sagan se tourna vers moi :

— Vous, mon ami, vous allez me suivre. Comme ici, deux hommes sont dans votre chambre, la porte est fermée à clef... à l'intérieur, bien entendu. Écoutez-moi bien, afin de suivre mes instructions à la lettre. Vous allez enlever vos bottines, afin que le bruit de vos pas soit étouffé. Vous me suivrez. Nous allons monter et pénétrer dans la chambre où Albert Lelong vient de s'endormir... Il ne faut pas qu'il nous entende. J'ai étudié la chambre : il y a une tenture à gauche du lit ; vous vous dissimulerez derrière. Un commutateur électrique se trouve à portée de la main : dès que vous entendrez mon coup de sifflet, vous éclairerez la chambre. En attendant, vous observerez le plus strict silence et l'immobilité la plus complète. La chambre qu'occupe Albert Lelong a deux portes : la porte ouvrant sur le corridor et par laquelle il a pénétré ; puis une porte condamnée qui se trouve en face du lit. Entre minuit et une heure du matin, cette dernière porte s'ouvrira silencieusement, une ombre apparaîtra ; ce sera l'assassin, ou si vous préférez, l'homme mystérieux...

— Ah ! ... mais comment savez-vous ?

— Taisez-vous, curieux ! qu'il vous suffise de savoir que l'assassin viendra parce qu'il ne peut pas faire autrement, parce qu'il se sent menacé, parce qu'il sait que si Albert Lelong parle demain, il est perdu. En conséquence, il faut qu'il tue, cette nuit-ci, l'homme qui, demain, l'accuserait et fournirait la preuve de sa culpabilité. Dès qu'il aura pénétré dans la chambre et avant que vous n'ayez distingué une forme noire armée d'un poignard – car il emploiera le poignard – j'aurai lancé un coup de sifflet. Vous ferez la lumière, comme je vous l'ai dit et vous verrez enfin l'homme mystérieux démasqué.

Je promis à mon ami de suivre ses instructions à la lettre. Je retirai mes bottines et, à pas de loup, je le suivis. Avec d'infinies précautions, il ouvrit la porte, il écouta encore sur le palier et me fit signe de le suivre. Comme deux ombres errantes, nous nous engageâmes sans bruit dans le corridor et gravîmes l'escalier.

Nous arrivâmes au second étage.

Sagan m'attira devant une porte. Il tira de sa poche un petit instrument qu'il introduisit dans le trou de la serrure. J'attendis une minute. Je vis enfin la porte s'ouvrir sans bruit sous les doigts de mon ami. J'entrai derrière lui dans la chambre. Il referma la porte si adroitement que je n'entendis pas le moindre grincement. Puis, me prenant par la main, il m'attira le long des murs et m'indiqua ma place derrière une tenture, à gauche du lit. Prenant alors ma main dans la sienne, il me fit sentir le commutateur électrique. Puis il disparut, ombre dans l'ombre, si mystérieusement que je n'aurais pu dire où il se cachait.

De l'endroit où j'étais dissimulé, je tâchais de voir la chambre, ou mieux la scène où allait se dérouler le drame mystérieux que j'attendais, où allait se dénouer l'énigme tragique.

Mais les stores étaient baissés, la chambre était plongée dans une obscurité complète. Je ne distinguais guère que les rideaux blancs du lit et la face pâle du dormeur. Mais j'entendais la respiration calme et monotone de celui-ci.

Sagan et moi nous étouffions notre souffle.

Je me faisais des réflexions pour tromper une impatience qui était grande. Déjà par anticipation je savourais l'instant tragique qui allait se dérouler. Qui était donc ce mystérieux magnétiseur qui d'après ce que m'avait dit mon ami allait être dévoilé ? Le connaissais-je ? Ce n'était pas, il l'avait dit, un membre de la domesticité. Et pourtant Sagan avait affirmé qu'il était dans la maison.

Or, toutes les issues étaient, du matin au soir, surveillées par la police. Aucun étranger ne pouvait entrer, ni sortir, même par la lucarne de la mansarde, sans être vu.

L'assassin dans la maison ?

Mais il ne restait que la pauvre madame Bulck, qui avait reçu une blessure presque mortelle ; monsieur Bulck qui, comme sa femme, avait failli être victime de l'assassin invisible.

Et l'homme mystérieux que nous avions vu en auto, alors que nous parlions, Sagan, monsieur Bulck et moi, qui était-il ? Comment aurait-il pu pénétrer dans la maison sans être vu par les policiers postés aux portes et aux fenêtres ?

Que de mystères allaient se dissiper soudain, dans le coup de théâtre que j'attendais d'une minute à l'autre ! Mais l'heure passait et aucun fait ne se produisait. Déjà minuit avait résonné dans le silence qui planait dans la maison.

Aucun bruit, même dans la rue ; pas un souffle de vent, pas le moindre bruit de pas, pas le moindre craquement de meuble, pas même le tic-tac d'une pendule dans cette chambre...

Seule la respiration calme du dormeur, qu'allait menacer le poignard de l'assassin.

Et si pourtant Sagan s'était trompé ? Si Albert Lelong allait être frappé par une arme invisible, au moment où nous ne nous y attendrions pas et peut-être sans que nous nous en rendions compte ?

Et j'écoutais si le jeune homme respirait toujours d'une façon aussi calme... et je m'attendais à entendre tout à coup un cri d'horreur dans les ténèbres...

Enfin ! ...

Enfin, un bruit sourd venait d'attirer mon attention, un bruit si étouffé que je crus être victime de mon imagination.

Puis ce fut le silence complet.

Que se passait-il ? Qu'allait-il se passer ? Ou que s'était- il passé ?

Le silence se prolongeait... Albert Lelong respirait toujours.

J'avais allongé la tête pour mieux voir. Devant moi était la porte que l'homme mystérieux devait ouvrir, avait dit Sagan.

Et je regardais la porte... et dans l'ombre épaisse, il me sembla deviner qu'elle s'ouvrait... et je crus

tout à coup distinguer une forme sombre à peine visible, une forme humaine qui s'avançait, courbée en deux, le bras droit brandi en avant, la main noire et armée d'un poignard.

Il y eut un frôlement... puis de nouveau un long silence... un silence de mort...

Je regardais toujours.

Je croyais toujours voir la forme noire immobile, figée dans la même attitude mystérieuse et menaçante. Mais n'était-ce pas l'ombre plus sombre d'un rideau, dans laquelle mon imagination surexcitée voyait une silhouette humaine ? Non ! De nouveau l'ombre avait bougé très légèrement. Maintenant elle avançait sans bruit vers le lit, sans un frôlement...

Et maintenant, seule, la main noire se dessinait, armée du poignard et le corps s'était perdu dans une ombre plus épaisse ou avait disparu.

Au fait, ne m'étais-je pas trompé ? Cette main noire avait-elle bien un corps ? Et n'était-il pas invisible... le corps de l'assassin invisible ?

Avec quelle lenteur cette main approchait ! ...

Soudain, je vis la lame du poignard se lever vers le lit... Je ne voyais plus ni main, ni corps, il n'y avait plus devant moi qu'un vague trait pâle et acéré, presque perdu dans les ténèbres. C'était, si j'ose dire, comme un fantôme de poignard brandi par un assassin invisible. Mais tout à coup, je vis un éclair...

Au même instant, un sifflement strident me fit frémir jusqu'à la moelle des os.

J'avais le commutateur au bout des doigts. D'un mouvement prompt, je le fis tourner.

La lumière inonda la chambre.

La forme sombre, la forme humaine au poing ganté de noir et armé d'un poignard m'apparut aussitôt. Mais ce poing – arrêté au moment où il s'abaissait vers la victime innocente qui dormait – était emprisonné dans les doigts de fer de Sagan.

La projection de la lumière avait été si brusque, si inattendue, que les auteurs de cette scène tragique gardaient, en cette seconde suprême, les mouvements qu'ils venaient d'esquisser dans l'ombre. Leurs attitudes semblaient avoir été stéréotypées.

Au même instant aussi, Albert Lelong, réveillé en sursaut par le sifflement strident, s'était dressé sur son séant. Mais je n'avais d'yeux que pour la forme humaine et mystérieuse que mon ami venait de maîtriser. J'entendis la voix impérieuse de Sagan commander :

— Lâchez votre arme ! Toute résistance est inutile ; toutes les issues sont gardées.

Les bruits de pas précipités des policiers qui accouraient résonnaient dans l'escalier.

L'inconnu étouffa un grondement de rage impuissante et, tandis que, sous les doigts de fer de Sagan, l'arme tombait sur le parquet, il se redressa et, dans le mouvement qu'il fit, je vis enfin sa tête.

C'était l'homme mystérieux ! c'était le magnétiseur !

La porte s'ouvrit et les policiers entrèrent dans la chambre.

Mon ami se tourna vers eux :

— Vous pouvez approcher, dit-il. Cet homme appartient à la justice.

Puis, se tournant vers l'inconnu, il commanda :

— Nommez-vous ! ...

— Jacques Da...

— Non, non, votre nom véritable. Inutile de feindre.

— Mais...

Sagan ouvrit son portefeuille et en tira le fameux poil qu'il avait découvert dans la malle rouge et qu'il appelait « le fil de l'énigme ». Il l'approcha de la barbe blanche de l'homme mystérieux en disant :

— Je connais le secret de la malle rouge. Je sais qu'elle contenait, votre fausse barbe, votre perruque et vos déguisements. Je vous le répète, il est inutile de feindre.

Doucement, par petits coups secs, Sagan arrachait la barbe de l'inconnu ; puis, d'un geste brusque, il enleva la perruque.

Nous poussâmes tous un cri de stupeur :

— Monsieur Bulck !

LE MYSTÈRE S'EXPLIQUE

C'était, en effet, contre toute vraisemblance, le digne monsieur Bulck. Mais comment donc monsieur Bulck et le magnétiseur ne faisaient-ils qu'un homme, puisque, la veille même, au matin, étant en compagnie de notre hôte, nous avions vu passer en auto l'homme mystérieux ! ... Et comment donc – Bulck, qui avait été la victime d'un attentat, était-il en même temps l'assassin ? C'était là autant de points d'interrogation qui ne faisaient qu'assombrir le mystère. C'est ce que le détective Sagan expliqua au cours de l'instruction. Inutile de dire que monsieur Bulck fut arrêté la nuit même où se passèrent les faits que je viens de raconter. Mais l'assassin nia d'abord tous les crimes qu'il avait commis. Dès lors, ce fut entre lui et Sagan un nouveau duel, dans lequel, pour faire jaillir la vérité, le détective acculait son adversaire dans ses derniers retranchements et, par sa logique serrée et ses déductions, mettait le meurtrier dans l'impossibilité de nier sa culpabilité.

Il y eut dans le cabinet du juge d'instruction des scènes émouvantes au cours desquelles Sagan expliqua, d'une façon inattendue, tous les mystères qui planaient sur cette étrange affaire.

Sagan refit l'historique du crime.

— La vie de chaque homme, dit-il d'abord en substance, pourrait être comparée à une tapisserie, dont nous ne voyons habituellement que l'endroit. Nous en contemplons la trame, le dessin, les couleurs, et nous ne voyons pas au delà.

La mission du détective ou du policier est de voir l'envers de cette tapisserie, d'en étudier le travail et d'établir de quelle façon il fut commencé et terminé. C'est ce que j'ai fait dans l'affaire qui nous occupe.

Un crime mystérieux avait été commis à Evan. La jeune Anglaise Mary Law avait été tuée, Albert Lelong prétendait être l'assassin. Je tenais donc un premier fil de la trame : il fallait, le suivre patiemment. Je partis donc pour Evan. Je pris sur Albert Lelong tous les renseignements utiles ; je retournai sa vie, je vis l'envers de cette mystérieuse tapisserie. J'appris ainsi que le prétendu coupable avait aimé en secret *miss* Jane Law, la sœur de la victime. Ce fait, ou si vous préférez, cette coïncidence, me parut au moins étrange. Pourquoi ce jeune homme se disait-il être le meurtrier de la propre sœur de celle qu'il aimait ? Il y avait là un premier mystère qu'il fallait éclaircir.

Et Sagan raconta comment, observant avec moi les allées et venues d'Albert Lelong, il avait découvert que le jeune homme agissait sous l'empire de la suggestion. Ayant visité la maison du magnétiseur, il ne put relever aucune empreinte digitale. Il en conclut que l'homme mystérieux portait des gants et que – hypothèse logique – il craignait d'être reconnu, ce qui prouvait qu'il était connu de certaines personnes qui eussent pu révéler son identité.

L'inconnu avait fui. Grâce aux traces que le détective releva le lendemain de sa disparition, il put établir que le magnétiseur s'était laissé tomber d'une fenêtre du premier étage sur le sol et que, au moment où les policiers cernaient la maison, il s'était dissimulé derrière les taillis du jardin et avait gagné la campagne.

Mais l'assassin avait donné l'ordre au jeune Lelong de partir pour Rouen. À ce moment, il ignorait que la police allait le traquer : la voie qu'il indiquait involontairement devait donc être bonne. Sagan se renseigna télégraphiquement et apprit que la sœur de la victime, Jane Law, épouse Bulck, habitait rue Mauge, 18, à Rouen.

Quelques jours après, le détective s'installait dans la place menacée. Il doutait que le magnétiseur vînt au rendez-vous qu'il avait assigné à Lelong. Il y vint et vit le jeune homme. Que lui dit-il ? C'est facile à deviner. L'arrivée du détective déjouait ses plans : il ordonna à Lelong de s'installer dans un hôtel de Rouen et d'attendre. Le lendemain, la police, en relevant la liste des étrangers descendus dans la ville, trouva le nom d'Albert Lelong et garda celui-ci à vue.

Et Sagan reprit son récit au moment où le magnétiseur, ayant pris une auto, cherchait à dépister ses poursuivants. Il donne des ordres contradictoires au conducteur. S'il entre dans un hôtel, il est rejoint ; s'il s'engage dans la campagne, une panne peut le perdre. Ici encore, son audace se révèle : il rentre rue Mauge et là, il pourra jeter le masque et se montrer sous une autre figure. Toutefois, son adresse entre en jeu : il n'entre pas chez lui. Mais il possède – Sagan s'en est assuré dans la suite – dans la maison voisine une garçonnière où il reçoit sa maîtresse, la nuit. Pour éloigner les soupçons, il prend le chemin des toits. S'il est aperçu un jour, un valet de chambre sera accusé et on ne verra là qu'une idylle de mansarde.

C'est par le toit que, en plein jour, il regagne le chemin de son logis. Rapidement, il se dévêt et cache son déguisement dans une malle rouge dont lui seul connaît le secret, et il redescend au salon où sa femme, qui le croyait dans son cabinet de travail, l'attend.

Mais dans la mansarde, Sagan a relevé des traces de pas toutes récentes... Pas d'empreintes digitales, hélas ! Monsieur Bulck est adroit et, dans ses expéditions, il porte toujours des gants. De premiers soupçons étaient nés dans l'esprit du détective.

— Au reste, remarqua Sagan, j'avais mon idée. En me faisant connaître sous mon véritable nom, je donnais l'éveil à l'assassin, je le forçais à agir et, par conséquent, à se manifester. Or, par le fait qu'il se manifestait, il dissipait une partie du mystère qui l'enveloppait. Ce que j'avais prévu arriva. Le meurtrier, en homme adroit et audacieux, vit tout le parti qu'il pourrait tirer de ma présence chez lui : il décida d'en profiter pour posséder un alibi précieux et éloigner les soupçons qui eussent pu se porter sur lui. Qui aurait pensé, en effet, qu'il eût accompli son crime presque sous les yeux d'un détective ? Il voulait d'abord tuer sa femme par la main d'Albert Lelong ; mais il sut que celui-ci était surveillé. Après le premier meurtre de Mary Law, il avait magnétisé Lelong et lui avait fait écrire la lettre de menace signée « La Main Noire » qui se trouve dans le dossier de l'accusation. Cette lettre ne porte pas de date précise, ni mois, ni année : les crimes seront accomplis un jeudi et un samedi, c'est tout. Cela pouvait servir quand on voulait. Dans cette missive, monsieur Bulck était menacé. Sa femme tuée, la lettre prouvait la culpabilité d'Albert Lelong. Le jeune homme était arrêté et monsieur Bulck s'écriait : « Je l'ai échappé belle ! »

C'est cette même lettre que l'assassin me montra pour établir, avant le crime, son innocence. Pendant que nous veillions derrière les portes, monsieur Bulck profita du sommeil de sa femme pour la poignarder. Un cri d'angoisse était poussé ; nous entrâmes. Je comptais trouver sur le poignard l'empreinte des doigts de l'assassin. Mais l'arme ne gardait aucune trace : l'assassin l'avait d'abord saisie par la lame, puis, avant d'en frapper sa victime, il avait enveloppé le manche dans le drap de lit.

— Mais, fit le juge d'instruction, pourquoi ne fîtes-vous pas arrêter le coupable cette nuit-là ?

— Je voulais pousser mon adversaire jusqu'à son dernier retranchement : je voulais le forcer à mettre à exécution la seconde menace de sa lettre : la menace de mort dirigée contre lui. Je dois avouer que le meurtrier s'en tira avec un réel brio. Cette fois, nous avions décidé, mon ami Darcy et moi, de nous tenir dans la chambre du crime. Monsieur Bulck se rendit tout de suite compte de la difficulté qu'il y aurait pour lui de se porter, sous nos regards, un coup de poignard, d'autant plus que nous avions minutieusement inspecté la chambre et que nous avions examiné le lit pour voir si une arme n'y était point cachée. Avant de se coucher, monsieur Bulck se retira dans son cabinet de toilette pour se déshabiller. C'est là qu'il se porta, à travers sa chemise, un coup de poignard. Il arrêta l'écoulement du sang au moyen d'une emplâtre dont je n'ai pu analyser la composition. Voilà comment, après avoir adroitement caché son poignard dans son cabinet de toilette, monsieur Bulck se coucha et parut s'endormir. Il profita d'un moment où notre attention était attirée par le frôlement d'un rideau que le vent soulevait en pénétrant par une fenêtre entr'ouverte, pour enlever l'emplâtre et l'avaler. Le sang apparut sur la chemise, la blessure fut mise à nu. Le criminel espérait que j'attribuerais ainsi les crimes auxquels j'avais assisté à des pratiques magnétiques. Là encore, je l'attendais et je me décidai à employer ses propres armes pour le frapper d'une façon décisive.

Aidé par un savant magnétiseur de Paris, j'avais fait sur Albert Lelong des expériences qui n'avaient pas donné des résultats bien concluants. On sait que, lorsqu'il est sorti de son sommeil magnétique, le sujet oublie ce qu'il a entendu alors qu'il était plongé dans cet état. Il suffit de provoquer un nouveau sommeil pour que le sujet se souvienne.

Lelong fut endormi, mais il ne put nous faire que la description de l'homme déguisé que nous avions vu à Evan. J'interrogeai le savant parisien et lui demandai : « Pensez-vous que si Lelong était endormi et mis en présence du magnétiseur non déguisé, il reconnaîtrait celui-ci ? » Le savant répondit : « C'est possible ; mais la réussite est incertaine. »

Il planait sur cette partie de la science un doute que je mis à profit. Monsieur Bulck devait connaître les cas dont je viens de parler. Je lui fis part de l'intention de magnétiser le jeune Lelong et de le faire parler. Je vis monsieur Bulck blêmir un instant, puis se ressaisir. Je venais de lui porter un coup terrible. Mais tout de suite, je lui proposai de tenter l'épreuve chez lui. C'était une planche de salut que je lui tendais ; c'était aussi la planche qui allait se briser sous lui. Il saisit l'occasion avec plaisir ; il ne pouvait frapper Lelong tant que celui-ci était surveillé par la police ; mais sous son toit... Ma proposition endormit ses soupçons : « Sagan, pensa-t-il, croit au crime magnétique. Il y croira encore lorsqu'il verra le cadavre du jeune Lelong... et je serai sauvé ! »

Car, pour le salut de monsieur Bulck, il fallait que Lelong ne parlât pas, comme il craignait qu'il pût le faire. Il fallait donc le tuer durant la nuit qui précédait le jour de l'expérience fatale ! C'est dans ce dernier retranchement que j'attendais mon adversaire pour le surprendre. L'assassin vint, comme je l'avais prévu. Il avait repris le déguisement du magnétiseur parce qu'il craignait que sa victime ne s'éveillât : en ce cas, le jeune homme eût reconnu son maître et la peur l'eût paralysé... La lumière se fit... au figuré comme au réel ; je désarmai et du même coup je démasquai le criminel.

— Mais objectai-je, il reste, au sujet du déguisement, un point obscur. Comment expliquez-vous, mon cher ami, que puisque monsieur Bulck et le magnétiseur ne faisaient qu'un même homme, nous ayons vu passer en auto l'homme mystérieux, alors que nous parlions avec notre hôte ?

Jusqu'à ce moment, ce problème m'avait torturé l'esprit et la culpabilité de monsieur Bulck, pour évidente qu'elle parût être, ne me semblait pas encore complètement établie. Je me demandais par quel prodige mon ami expliquerait comment un même homme pût nous apparaître au même instant à deux endroits différents. C'était là un cas de dédoublement tout à fait extraordinaire.

Je ne savais comment mon ami allait se tirer de ce mauvais pas, lorsqu'il se tourna vers moi en souriant :

— C'est très simple, répondit-il. Tout s'explique par ce proverbe que personne n'a jamais compris qu'en en retournant le sens : ce n'est pas l'habit qui fait le moine. Lorsque nous ouvrîmes la malle rouge, nous constatâmes qu'elle était vide. Notre hôte avait, comme on dit, la puce à l'oreille. Il avait confié son déguisement à sa maîtresse, qui habite un appartement non loin de la rue Mauge. Cette femme était surveillée nuit et jour par des policiers habiles, qui s'étaient installés dans la maison et avaient pratiqué des trous dans les murs. Rien de ce qui se passait chez madame X... ne leur échappait.

— Bulck aimait sa maîtresse et devait l'épouser après la mort de sa femme. Il lui avait permis d'héberger son frère. Celui-ci vivait en parasite. Monsieur Bulck se sentait menacé ; pour détourner tous les soupçons, il avait prié son futur beau-frère de revêtir son déguisement et d'attendre, en auto, dans la rue Mauge, le moment où il le verrait arrêté devant sa maison en compagnie du détective Sagan. Dès qu'il nous apercevrait, il devait donner l'ordre au chauffeur de partir à toute vitesse, pour nous dépister.

— Mais comment, demanda le juge d'instruction, que le récit de mon ami intéressait fort, acquîtes-vous la certitude que monsieur Bulck et le magnétiseur ne faisaient qu'un seul homme ?

— J'acquis cette certitude en découvrant le secret de la malle rouge qui est, en quelque sorte le pivot de cette mystérieuse affaire. Cette malle, je l'avais remarquée, bien qu'elle semblât oubliée dans le coin d'une mansarde de monsieur Bulck. J'y avais découvert des traces de doigts gantés ; je l'examinai et constatai qu'elle ne s'ouvrait, comme les coffres-forts, que lorsqu'on connaissait les chiffres qui constituaient son secret. Je fis venir de Paris un ouvrier d'élite. Le secret des chiffres du coffre était : 0881.

Le meuble ouvert, je ne découvris qu'un poil blanc. C'était le fil de l'énigme. Ce poil m'apprenait, en effet, que la fausse barbe du magnétiseur avait été cachée là. Il me restait à m'assurer que cette malle appartenait à monsieur Bulck et non à un domestique où à un locataire précédent de l'immeuble.

Que signifiait ce nombre 0881 ?

On prend pour secret d'un coffre-fort un nom ou des chiffres qu'on est certain de ne pas oublier. Si c'est un nom, c'est celui d'un être cher ; si ce sont des chiffres, ce sont ceux d'une date mémorable. Je me renseignai et j'appris que monsieur Bulck était né en 1880, nombre qui, retourné, donnait 0881.

— Mais quel est, à votre avis, demanda le juge d'instruction à Sagan, le mobile de tous ces crimes ?

Sagan tira quelques papiers de son portefeuille et commença :

— Voici l'histoire en quelques mots : monsieur William Bulck est né à Birmingham le 22 mars 1880. Il était fils d'un boucher. Dès son plus jeune âge, son caractère se révéla : ambitieux, audacieux et habile. Il n'a pas changé. Son père lui fit faire de bonnes études ; il fut élève à l'université d'Oxford, où il était considéré comme un brillant sujet.

Mais le jeune Bulck était paresseux autant qu'ambitieux. Il mena une vie d'aventurier ; il fut ce que nous appelons chez nous un rastaquouère ; mais un rastaquouère sous les dehors les plus séduisants. Pour le monde, qui ne voit que l'endroit de cette tapisserie qu'est une vie humaine, William Bulck était un gentleman accompli. Il fréquentait les salons mondains de Londres et dépensait sans compter l'argent, qui venait on ne sait d'où... Personne ne se souciait de le demander. En réalité, Bulck faisait partie d'une de ces mystérieuses associations de voleurs qui mettent Londres en coupe réglée.

Notre aventurier ayant fait la connaissance d'un millionnaire, monsieur John Law, il fut reçu chez lui, lui demanda la main de sa fille et l'obtint. Bientôt, la dot qu'il avait reçue ne lui suffisant pas, il résolut de prendre la part d'héritage des autres. Il profita du séjour de sa belle-sœur Mary Law à Evan pour prétexter un voyage. Sous le déguisement d'un vieillard, il profita d'un jour où la jeune femme s'engageait seule dans un bois pour bondir sur elle, armé d'un casse-tête américain. Il y eut une lutte désespérée. Mary Law tomba : elle était morte.

Le crime fit grand bruit. Bulck craignit que les soupçons ne tombassent un jour sur lui et qu'il ne pût fournir un alibi. Étant retourné à Evan avec sa femme, il apprit incidemment que son épouse avait été aimée en secret par le jeune Albert Lelong. Il résolut de tirer profit de cette idylle. Il avait appris, à Oxford, à magnétiser. Il suggestionna le jeune soupirant. On sait le reste.

Poussé par son audace habituelle, Bulck profita de certain soir où sa présence chez son beau-père n'avait pas été remarquée pour assommer le vieillard. Après les coups d'audace, l'adresse prudente chez lui reprenait le dessus. Il fallait porter au compte du jeune Lelong ce nouveau crime. Il repartit pour Evan, décidé à faire d'une pierre deux coups. En effet, il profita de la circonstance pour commander au jeune Lelong de tuer sa femme. La police aurait fait des enquêtes, on aurait appris que Lelong avait aimé naguère Jane Law et tout se fut expliqué : drame passionnel.

Et voilà, conclut Sagan, toute l'histoire. L'assassin peut dire que sa destinée n'a tenu qu'à un cheveu ! Il n'avait pas prévu, en vidant la malle rouge où il avait caché sa perruque blanche, qu'il y avait laissé enfermé le secret de son crime. »

Quelques temps après, devant les preuves accumulées de sa culpabilité, William Bulck fit des aveux complets qui confirmèrent, en tous points, la déposition de Robert Sagan. Nous apprîmes dans la suite qu'il avait été condamné à mort.

Un an s'était écoulé depuis ces événements, lorsqu'un beau jour Sagan me dit à brûle-pourpoint :

— Vous souvenez-vous de cette mystérieuse affaire que vous avez classée sous le titre : « Le Secret de la malle rouge » ?

— Certes... Y aurait-il un nouveau mystère, demandai-je.

— Oui. On vient de m'envoyer l'épilogue du roman que vous comptiez écrire sur ce drame.

— Et quel est-il ? fis-je, intrigué.

Sagan tira de son portefeuille une blanche lettre de faire-part qu'il ouvrit sous mes yeux.

— Voyez, dit-il, Albert Lelong épouse Jane Law.

Le Secret de la malle rouge,
roman « énigmatique » d'Éloi Cléri,
pseudonyme de Maurice Boué (1878-1940),
est paru à L'Édition populaire,
à Bruxelles, en 1915.

ISBN : 978-2-89854-193-3
© Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2023

– 2 194 e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org